

530 742c

vendredi 17 septembre 1937
dix-septième année, n° 26

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

21 SEPT. 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Meiternich

Le ressentiment allemand

La guerre de Chine

En quelques lignes...

Notes de voyage

Les travaux du IX^{me} Congrès international de philosophie

Chasses de septembre

En feuilletant un volume de mémoires

André ROBERT

Hilaire BELLOC

Joseph MÉLOT

Omer ENGLEBERT

Marcel DE CORTE

Fernand DESONAY

Comte PEROVSKY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

P | E A R E
L | K X

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

Registre du Commerce :
Bruxelles 80.709

Compte Chèques Postaux 160.32
Téléphone : 17.33.75

Fabrique Nationale de
LAMES DE RASOIRS

Société Anonyme

41, rue aux Choux, BRUXELLES

Succursale :

A. B. Svensk Stalindustri

HALMSTAD (Suède)

(ACIERS)

OSTENDE- DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin :
vous émerveillera.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINES

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.59

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

3 fils

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglissés, etc.)

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE Belgique

TOLES GALVANISÉS ONDULÉS POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.84

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Olôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer;

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A OHAUD

Pour tout ce qui concerne le Matériel d'Incendie, une seule firme :

“Comptoir des Flandres”

27, rue de Dixmude, GAND - Tél. 133.03

INSTALLATIONS COMPLÈTES à eau ou gaz et neige
carbonique, AUTOMATIQUES et MANUELLES.
Extincteurs Belges « CHAMPION » de tous systèmes.

LOCATION — VENTE — LOCATION-VENTE

Vannes murales, tuyaux, lances, raccords, motopom-
pes, etc., etc.

DEVIS SANS ENGAGEMENT

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège n° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

Sté A^{me} DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“Le Progrès”

à PLOEGSTEERT (Flandre Occidentale)

Téléphone : Comines 129.

Adm.-dél. : R. De Bruyn, 27, chaussée de Bruges, à Ypres.

Briques de parement en tous genres
et formats :

lisses, sablées et rugueuses,
marque P. R. P.

Système breveté de hourdis pour plancher creux
PRIX HORS CONCURRENCE

Dépôt à Bruxelles :

Bavon DESENFANS, 207, rue Dieudonné Lefèvre, Bruxelles

Téléphone : 26.83.40.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réserve à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaers
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.958

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUVE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme

HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anonenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés
Réservoirs galvanisés.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique)

Adresse télégraphique : Dumfrer Solaigneaux Belgique. Téléphone: Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMBES À SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Oadmlum électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
5, plaine St-Pierre


MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 **GAND**



Les Isolants électriques

H. Janssen-Foulon

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3
Registre du Commerce : N° 4536
Téléph. 15.32.16 Télégr. ISOLA-BRUXELLES
Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité... l'Automobile... la Radio...
l'Industrie...

MICA Spécialité de mica pour la Poèlerie...

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carates
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{rs} C^{ms} Havrenne frères
Verreries-Gobelateries-**JUMET**

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne

Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

Portes KOLHO

en bouleau de Finlande.

Construction inégalée, modèles variés à l'infini.
Du goût, de luxe, une technique impeccable,
à la portée de tous.


KOHLO rompt définitivement avec la banalité du travail en série.

FAUTEUILS Z BREVETÉS
spécialement construits pour salles de conférences, cinémas.

Tous renseignements au
COMPTOIR FINLANDAIS, 23, Meir, Anvers
Téléphone : 231.55.

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN
ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION ATELIERS-BUREAUX
Rue Méan, 23, Liège Val-St-Lambert
Tél. 274.97 Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES ————— CHÊNES

————— MAISON —————

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE
TOURNAI
Téléphone : 109.57 Reg. du Commerce Tournai 408

Moteurs Deutz

Diesel
Gaz
Essence

AGENTS RÉGIONAUX

VALCKE Frères, S.A. Ostende

BRUXELLES

30, rue des Bogards

PARIS

32, av. Pierre 1^{er} de Serbie

*Programme de fabrication le plus étendu
qui nous permet d'offrir le moteur le
mieux approprié à votre industrie.*

Plus de cent types différents de
moteurs dans les puissances
de 4 à 1,000 CV.

Moteurs verticaux, horizontaux, à 2 temps,
à 4 temps, à marche lente et rapide.

Moteurs Diesel pour véhicules automobiles.

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Établissements "GELDERBETON"

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbergh, 189, VILVORDE (Bruxelles)
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

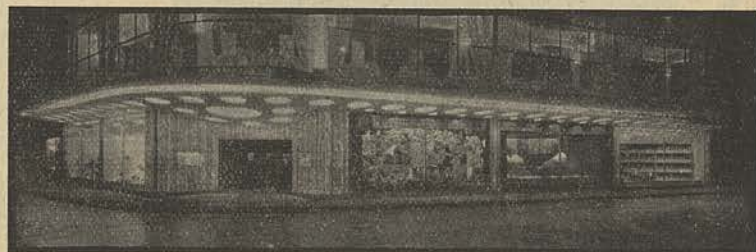
Fabrication de TUYAUX EN BETON armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, toutes dimensions Citernes et Réservoirs
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tout genre
Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairie

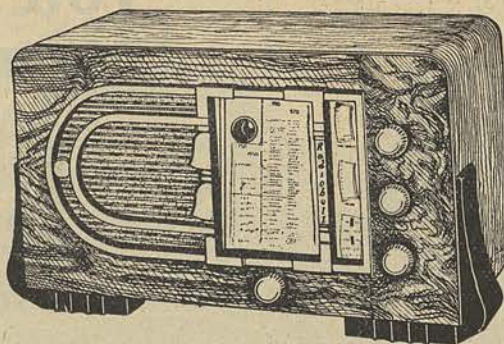
Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins



Radiobell "538"

PRIX :
Altern.
2.390 frs
Universel
2.465 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
"TUNOGRAPH"

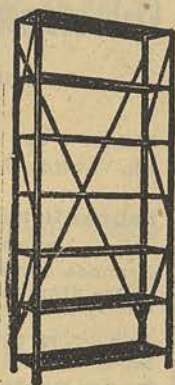
C'EST UN PRODUIT DE LA
Bell Telephone Mfg. Co

4, rue Boudewyns - ANVERS

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

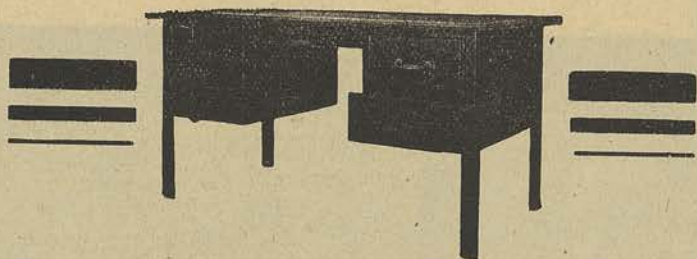
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)
Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.
Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH**

PIERRES BLEUES : PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRI-CULTURE

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITES

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

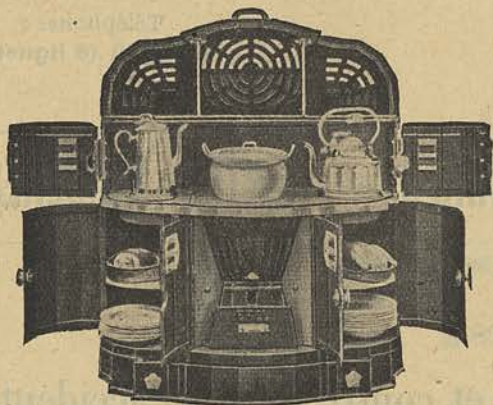
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

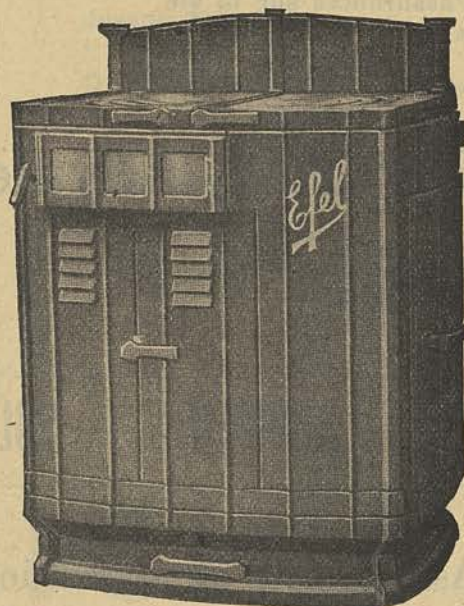
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

Poêles Parisiens — Poêles Flamands
Poêles Crapauds — Poêles Triangulaires
Cuisinières — Poêles Buffet

Foyers — Dressoirs



Tous ces poêles ont le pot brûleur des gaz breveté EFEL donnant tous les avantages détenus par un couvercle économique sans aucun de ses inconvénients



Dressoir au charbon et gaz N° 275 (fermé)

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



CUISINIÈRES

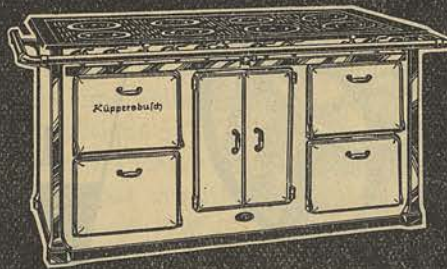
GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Krefft**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

POUR PENSIONNATS, INSTITUTS, CONVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.



KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES

Usine à Gulse (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabellass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

si vous avez dormi sur
un matelas **SIMMONS**

Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une *garantie effective écrite*.

Toute une gamme de modèles et de prix.

Références de premier ordre: Administrations publiques et privées, Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...



La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Metternich

Le ressentiment allemand

La guerre de Chine

En quelques lignes...

Notes de voyage

Les travaux du IX^{me} Congrès international de philosophie

Chasses de septembre

En feuilletant un volume de mémoires

André ROBERT

Hilaire BELLOC

Joseph MÉLOT

* * *

Omer ENGLEBERT

Marcel DE CORTE

Fernand DESONAY

Comte PEROVSKY

Hommes d'État

METTERNICH⁽¹⁾

Quand on a suivi de près toutes les batailles qui se sont livrées autour de Metternich au cours de ces dernières années, on ne peut se défendre d'un certain sentiment d'appréhension au moment d'aborder, après tant de maîtres, l'étude de sa personnalité et de son œuvre. N'y a-t-il pas quelque présomption à vouloir évoquer, dans un rapide essai, la figure si complexe de l'homme d'État qui, de son vivant, suscita, à côté de quelques rares enthousiasmes, tant de haines implacables et qui, mort depuis trois quarts de siècle, continue de semer la discorde parmi la gent paisible des historiens? Aujourd'hui comme alors, Metternich a ce rare privilège de ne laisser personne indifférent.

* * *

Lorsqu'on considère tous les problèmes qui se sont posés à Metternich et qu'il a essayé de résoudre, avec une ténacité exemplaire, au mépris de tous les obstacles, lorsqu'on voit toutes les polémiques qui se déchaînent de nos jours encore autour de son nom, on s'étonne qu'une certaine histoire s'obstine à nous présenter l'homme d'État qui, pour son coup d'essai, abattit Napoléon et qui, pendant quarante ans, présida aux destinées non seulement de l'Autriche, mais souvent aussi de l'Europe entière, comme un diplomate superficiel et léger, un politique sans envergure, uniquement soucieux de freiner la marche du progrès, un bellâtre et un libertin toujours lancé à la poursuite de nouvelles intrigues d'amour.

S'il est vrai que Metternich n'a pas été seulement un intrigant et un libertin, mais aussi un véritable homme d'État, s'il est

exact que son système ne fut pas exclusivement un ensemble de formules rigides et creuses, mais qu'il représenta la somme des réflexions et des expériences d'un homme qui avait beaucoup vu et beaucoup appris, le premier devoir qui nous incombe à présent est de rechercher comment se sont formées ces idées qui, réunies en faisceau et appliquées sans défaillance, devaient, dans l'intention du chancelier, assurer à l'Autriche et à l'Europe une ère de paix et de stabilité. Le système de Metternich est, au moins dans son dessein, un des plans les plus vastes et les plus cohérents qu'un homme d'État ait jamais conçus. Quelle fut la genèse de cet idéal — comment Metternich fut-il amené à s'en faire le champion convaincu et obstiné?

* * *

On sait que Metternich n'est pas né en Autriche et que, en son cœur, il ne devint jamais complètement Autrichien. Il avait treize ans quand il foula pour la première fois, à Königswart en Bohême, le sol de l'État des Habsbourg. Il n'a d'ailleurs jamais aimé vraiment l'Autriche, et c'est par dévouement à un idéal politique qu'il lui a consacré toute sa vie. Vienne en particulier ne l'a jamais tenu sous son charme : « Je regarde Vienne comme vous regarderiez Naples ou Pétersbourg », écrit-il à sa femme en 1798 (il a 25 ans) (1). A la comtesse de Lieven il parle en 1819 de « cette ville que je n'aime pas, qui m'excède comme une maîtresse qui aime seule et que l'on paie de dégoût et de haine » (2). Et il déclare dédaigneusement que, si les Viennois aiment tant la musique, c'est parce qu'ils ont une aversion naturelle pour la pensée (3).

Metternich est Rhénan. Cet homme à qui la Fortune devait

(1) Pages extraites d'un « Metternich » qui paraîtra prochainement dans les *Hommes d'État*, trois volumes du plus haut intérêt édités par Desclée, De Brouwer et Cie, à Paris, et dont plusieurs de nos collaborateurs entretiendront nos lecteurs.

(1) Cf. N. P. *Nachgelassene Papiere — Papiers posthumes*, t. I, p. 369.
(2) HANOTEAU *Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven*, Paris, 1099, p. 121.

(3) L. A. FRANKI, *Erinnerungen* (Prague, 1910), p. 222.

si souvent sourire, est né dans un paysage enchanteur, plein du parfum des fleurs et du chant des oiseaux, dans le pays par excellence de la gaieté, des amours, de la douceur de vivre. La vallée de la Moselle et les rives du Rhin avaient revêtu leur parure printanière quand vint au monde, à Coblenz, le premier fils (second enfant) du comte Metternich-Winneburg-Beilstein, ministre d'Etat de l'électorat de Trêves (15 mai 1773). Et dans un tel pays les impressions d'enfance sont de celles qui ne s'effacent pas. Le jeune Clément-Lothaire ne devait jamais renier son fleuve natal : « C'est le Rhin qui coule dans mes veines, écrira-t-il à quatre-vingt-quatre ans, je le sens, et voilà pourquoi je le revois toujours avec ravissement (1). »

* * *

C'est sans doute à son pays natal que Metternich doit cette nonchalance et ce flegme, ce goût de la jouissance aussi, qu'on lui a tant reprochés; mais il lui doit des biens plus précieux. La Rhénanie n'est pas seulement la terre des petits vins blancs et des amours faciles; c'est aussi le sol historique que couvrent les abbayes et les cathédrales et que hante le souvenir de dix invasions et de cent batailles. De bonne heure, le jeune Clément-Lothaire a été associé à la vie politique du pays et instruit de ses vieilles traditions : son père, issu d'une famille d'ancienne noblesse, était tout dévoué aux intérêts de l'Autriche en Rhénanie; il avait été, de 1768 à 1771, ministre plénipotentiaire de l'électeur de Trêves à Vienne, où il s'était gagné la sympathie de Kaunitz, et il avait épousé en 1771 une protégée de Marie-Thérèse. C'est lui qui, en 1790, organisera la cérémonie du couronnement de l'empereur Léopold II à Francfort. C'est dans cette atmosphère toute de grandeur historique et de pompe traditionnelle que fut élevé le futur chancelier.

Dans la Rhénanie de cette époque, la langue et la civilisation françaises étaient en honneur encore plus que dans le reste de l'Allemagne fédéricienne. L'électeur de Trêves, prince royal de Pologne et duc de Saxe, était un parent de Louis XVI. Sa résidence de Coblenz avait été bâtie sur les plans d'un architecte français. L'atmosphère de la maison Metternich à Coblenz était beaucoup plus française qu'allemande : le jeune Clément parla longtemps fort mal la langue de Klopstock et, toute sa vie, c'est en français qu'il écrivit à sa mère (2).

Il ne faut jamais perdre de vue ces origines rhénanes si l'on veut comprendre les tendances profondes de la nature de Metternich. Il est né parmi un peuple enjoué et ami du plaisir, au pays du vin pétillant et des jolies femmes, mais aussi sur une terre de tradition et de foi, terre profondément imbibée de catholicisme et habitée par un peuple respectueux de l'autorité, terre largement ouverte enfin à toutes les influences romanes. De sentiment national allemand il n'était d'ailleurs guère question à cette époque. En quoi aurait bien pu consister la patrie allemande de ce temps? On gardait tout au plus le respect de la couronne de Charlemagne et on était fier de faire partie de l'antique Empire romain germanique. Mais toute l'Allemagne d'alors, et la Rhénanie en particulier, oscillait entre un particularisme entretenu par les ambitions des princes et un aimable cosmopolitisme favorisé par l'action simultanée des influences germaniques et romanes. Au fond, seule une vague tradition politique et intellectuelle, le respect du passé surtout, créaient un lien entre les divers pays d'Allemagne. Faudra-t-il donc s'étonner que Metternich n'ait jamais soupçonné ce que pouvait être un sentiment national allemand?

* * *

(1) N. P., t. VIII, p. 276.

(2) SBRIK, *op. cit.*, t. I., pp. 53-61.

Ce sens de la tradition, ce goût de l'ordre, ce respect des anciens usages, n'avaient pas empêché l'esprit du XVIII^e siècle de pénétrer à la cour des princes et au sein des grandes familles de l'Allemagne à cette époque. L'idéal du josphinisme et du despotisme éclairé était en honneur parmi les électeurs rhénans. Et la pensée des philosophes encyclopédistes, l'art païen de nos peintres et de nos sculpteurs trouvaient de puissants protecteurs dans l'aristocratie et dans l'épiscopat. Le père de Metternich, catholique et tout dévoué aux princes de l'Eglise, n'en était pas moins franc-maçon; et, si l'éducation du jeune Clément et de son frère fut confiée à un prêtre, l'abbé Bertrand, il est significatif qu'on leur donna en même temps comme précepteur un protestant, Jean Frédéric Simon, disciple enthousiaste de Rousseau.

Il faut s'arrêter à la personnalité de ce Simon qui a exercé une influence certaine sur la formation de Metternich. L'homme d'Etat a toujours gardé le souvenir de ce maître étrange et il se montrera plus tard à la fois amusé et indigné que l'on ait confié à un tel personnage le soin de son éducation : « On ne peut me dénier une certaine compétence en matière d'éducation, écrira-t-il en 1850, car je fais moi-même partie des produits de la mauvaise école et c'est d'elle que j'ai reçu ma formation morale et politique! Mon précepteur était un ami intime de Robespierre et il fut membre du tribunal révolutionnaire du Bas-Rhin (1). »

Un curieux homme en vérité que ce précepteur de Metternich, et on ne pouvait trouver plus digne maître pour le futur champion de la légitimité! D'abord disciple enthousiaste et fumeux de Rousseau, Simon trouvera son « climat » de prédilection dans la tourmente révolutionnaire. Et si Metternich, tout en restant catholique, sera au fond libre-penseur, il le devra à ce maître qui lui enseignait que « l'expérience et la réflexion sont les seuls grands maîtres qui forment l'esprit humain », ou encore que « la tradition historique a dû dénaturer l'épisode de la chute d'Adam et d'Eve, car il est inconcevable que Dieu ait pu se mettre en colère contre de pauvres hommes qui n'avaient péché que par ignorance! » Le jeune homme sera écoeuré plus tard par les excès de son ancien maître; mais un fond de rationalisme raisonneur lui restera toujours de ces leçons (2).

C'est sous la conduite de ce curieux homme que le jeune Clément partit pour Strasbourg afin d'y commencer ses études, qu'il devait continuer à l'Université de Mayence. Et c'est dans la capitale de l'Alsace qu'il fut le témoin indigné des premières secousses révolutionnaires. Quand se déchaîna la tourmente, le précepteur s'y jeta à corps perdu tandis que son élève allait écouter les leçons de nouveaux professeurs dans la seconde des grandes villes universitaires de Rhénanie. Cette double expérience — enseignement de maîtres éminents et contact immédiat avec la Révolution — devait être décisive pour l'orientation des idées de Metternich.

* * *

C'est en considérant ces années de Strasbourg et de Mayence que nous comprendrons le mieux l'origine de ce qu'il y eut de négatif, de « négateur » plutôt, et de positif aussi, d'organisateur, dans l'idéal politique et social de l'homme d'Etat.

L'élément négatif, c'est la haine primordiale de la Révolution. Dès ce moment la personnalité de Metternich s'affirme (il a à peine vingt ans). Alors que, dans toute l'Allemagne et en Rhénanie surtout, tant d'esprits distingués saluaient avec enthousiasme les événements de Paris, le jeune étudiant gardait son sang-froid et se refusait à croire que la Révolution pût être pour l'Europe le point de départ d'une ère de félicité.

(1) N. P., VIII, p. 538.

(2) SBRIK, pp. 63 et suiv.

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
"SANOLIN" lavables

Demandez à votre Tapisser

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

Grande Maison de Blanc

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

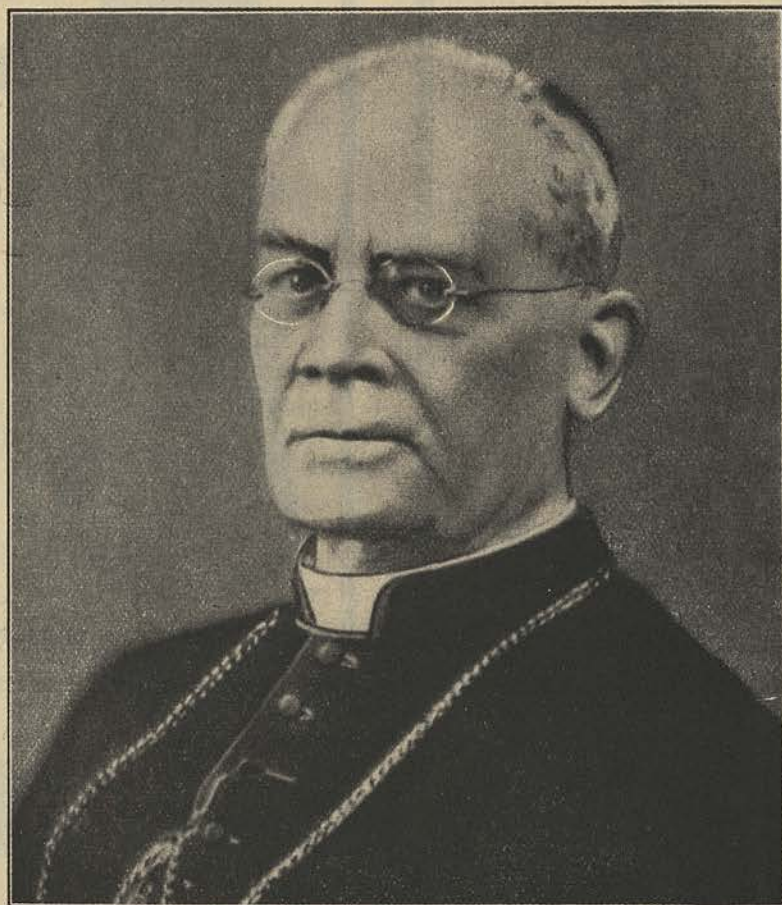
Agrandissement des Rayons

d'Ameublement — Rideaux

— Linge de Table —

Nos prix sont de 20 à 25 % au-dessous des cours actuels

Ce qu'un Prince de l'Église pense de la Méthode de Linguaphone



Mgr BAUDRILLART, l'éminent recteur de l'Institut Catholique de Paris, a bien voulu nous honorer d'une précieuse attestation.

« D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE DE PLUSIEURS PROFESSEURS, LE LINGUAPHONE REND EFFECTIVEMENT D'IMPORTANTES SERVICES POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES. C'EST UN TRÈS BON AUXILIAIRE DU MAÎTRE. »

Mgr Baudrillart.

Emanant d'une aussi haute personnalité, ce témoignage sanctionne la valeur de notre méthode. De très nombreuses institutions d'enseignement, aussi bien en Belgique qu'en France, ont maintenant adopté la Méthode Linguaphone, l'incorporant dans leur enseignement moderne des langues.

**Faites un essai gratuit pendant
huit jours**

Demandez-nous aujourd'hui même l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes à l'aide du bon ci-contre : vous y trouverez non seulement toute la documentation sur la Méthode LINGUAPHONE, mais encore le moyen d'en faire L'ESSAI GRATUIT PENDANT HUIT JOURS.

BON

pour l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes
à adresser à

M. J.-A. HILARET, Directeur de l'Institut
LINGUAPHONE (Classe J. 64), 18, rue du
Méridien, Bruxelles. — Tél 17,60.80

Il avait été le témoin attristé des excès de son précepteur : « Il pleurait d'attendrissement, racontera-t-il plus tard, et brûlait de donner au monde des preuves de son amour et de sa philanthropie; j'étais son élève et pourtant mon âme s'abîma dans la tristesse (1). » De fait toute la frénésie philanthropique du disciple de Rousseau ne l'empêcha pas de devenir le plus sanguinaire des terroristes : admirateur de Marat, il collabore à la préparation de l'attaque des Tuileries, il est en contact permanent avec les massacreuses de Septembre. Revenu un peu plus tard à Strasbourg, il y joue le rôle de dénonciateur à la solde des Saint-Just et des Le Bas.

Il ne faut jamais oublier ces impressions d'adolescence si l'on veut comprendre ce que sera toujours la Révolution aux yeux de Metternich. Le jeune gentilhomme, qui avait vu la populace mettre à sac l'Hôtel de ville de Strasbourg et qui avait constaté à quels excès la philanthropie pouvait mener les plus « sensibles » disciples de Rousseau, cet homme devait bien être tenté de ne voir dans la Révolution que stupide destruction, négation frénétique et révolte insensée. « J'appris à connaître à quelles absurdités et à quels crimes une nation se laisse entraîner dès que les fondements de l'édifice social ont été ébranlés. » Et il est permis de penser que, dès ce moment, Metternich, que la tradition et ses goûts personnels poussent vers la diplomatie, a trouvé le principe qui inspirera désormais sa vie publique : lutter en tous lieux contre la Révolution, défendre l'héritage des ancêtres, fruit d'un patient travail d'organisation, contre le soulèvement des instincts aveugles et sanguinaires de la masse.

* * *

Cet élément « négateur » de l'idéal du chancelier, que les impressions d'adolescence suffisent à expliquer, les historiens l'ont dégagé sans peine et ils y ont insisté à plaisir. (D'ailleurs le principe fondamental de la pensée de Metternich : combien il est difficile de reconstruire une société sur de nouvelles bases une fois que l'on a détruit les anciennes, est-il vraiment purement négatif?) Nous avons entendu Albert Sorel affirmer que « la haine de la Révolution fut la pensée dominante de Metternich »; et il ajoutait que ce fut là à la fois sa force et son infirmité, car « on ne gouverne pas les hommes par le mépris et par la haine ». Sans doute. Mais n'y eut-il réellement que cela dans l'attitude intellectuelle de Metternich? On lui reproche de n'avoir aperçu que la partie négative de la Révolution et de n'avoir point distingué le reste. N'est-ce pas précisément de la même injustice que les historiens se rendent coupables à l'égard du chancelier? « Il ne fut qu'un empirique », affirme Sorel. Il est vrai que, inversement, d'autres l'accusent d'avoir été un pur théoricien, un rhéteur! Pour départager ces adversaires qui, en désaccord radical sur l'exposé des motifs, ne s'entendent que pour porter un même verdict de condamnation, il faut pousser plus loin l'analyse et voir si, dans ces années de Strasbourg et de Mayence, Metternich, homme d'Etat naissant, n'a pas reçu une formation plus positive que celle qu'il devait au spectacle déprimant des horreurs de la Révolution. C'est peut-être dans ces années encore qu'il faut chercher les origines de ce trop fameux « Système » que les historiens affectent de croire formé de pièces disjointes, assemblées au petit bonheur et cousues de fil blanc!

Deux maîtres surtout, deux historiens-philosophes, semblent avoir exercé une influence décisive sur le futur homme d'Etat : ce fut d'abord « M. Koch, de l'Institut national de France », dont Metternich entendit les leçons à Strasbourg,

et ensuite Nicolas Vogt, dont il suivit les cours à Mayence. Ces deux hommes pourraient bien être les pères spirituels de ce « Système » que l'on a trop longtemps considéré comme le triste produit d'une pensée médiocre et paresseuse (1)!

C'est par Koch que Metternich a entendu le plus clairement exposer la théorie de l'équilibre européen. Nous pouvons nous faire une idée de la substance des leçons de Koch en relisant les principes qu'il expose dans l'introduction à son *Abrégé de l'histoire des traités de paix* (Bâle, 1796) (2). Koch, qui reprend d'ailleurs des idées familières au XVIII^e siècle (il suffit de citer Mably et son *Droit privé de l'Europe*), considère les puissances européennes comme une grande famille dont tous les membres sont unis par des intérêts communs, même quand ils s'affrontent à propos d'innombrables intérêts particuliers. Toute l'histoire moderne, dit-il, est dominée par cette notion fondamentale de l'équilibre européen; sans doute cet équilibre n'est jamais parfait et il est souvent compromis par des poussées d'égoïsme. Mais la solidarité européenne n'en est pas moins une réalité qui finit toujours par faire valoir ses droits.

« Le système de la balance ou de l'équilibre est celui dont on a fait jusqu'ici le plus souvent et le plus universellement usage. Il remonte au XV^e siècle, lors de l'importante révolution qui fit changer de face à tous les Etats de l'Europe... La politique dut alors faire de nouveaux progrès, et les ressorts qu'elle mit en œuvre opérèrent l'influence des diverses puissances les unes sur les autres. Celles qui craignaient pour leur liberté, jalouses de leur indépendance, conçurent l'idée d'une balance de pouvoirs, capable de les garantir de l'oppression, ainsi que des entreprises des princes ambitieux et puissants... La maison d'Autriche, qu'un concours de circonstances heureuses avait rendue assez puissante pour être soupçonnée d'aspirer à une monarchie universelle, fut la première contre laquelle on crut devoir diriger les ressorts de cette nouvelle politique... Ce fut principalement la France qui se chargea du maintien de la balance contre la maison d'Autriche. »

Ainsi Koch a enseigné à Metternich que *le système de l'équilibre est, depuis plus de trois siècles, le fondement de toute politique européenne*. Dès qu'une puissance devient trop forte, expliquait-il, et vise à l'hégémonie, toutes les autres, guidées par un instinct de conservation et de solidarité, font front pour défendre en commun l'intérêt supérieur de la grande communauté européenne. Et, en s'entendant rappeler que la France avait longtemps assumé la défense des libertés européennes contre la maison d'Autriche, Metternich ne devait-il pas se dire que le jour n'était peut-être pas lointain où, inversement, l'Autriche serait le champion de l'Europe contre la politique envahissante de la France convertie brusquement à un nouvel idéal et avide de l'imposer sans délai à tous les Etats européens? C'est à Strasbourg que Metternich a forgé les armes qui lui serviront bientôt à combattre et à ruiner les ambitions de Napoléon.

* * *

Cette théorie de l'équilibre européen que Koch exposait à Strasbourg avec tant de rigueur logique, Nicolas Vogt l'a reprise et élargie à Mayence pour l'affermir en lui conférant une valeur universelle. Plus jeune que Koch et plus enthousiaste, Vogt, qui a entendu la grande leçon de Herder et de sa philosophie de l'Humanité, qui a vécu aussi dans l'atmosphère fiévreuse du *Sturm und Drang*, veut sortir des limites étroites du cadre de

(1) SRBIK, I, pp. 88 et suiv.

(2) Mr KOCH, *Abrégé de l'histoire des traités de paix* (Bâle, 1796), pp. 2-4

(1) N. P., III, p. 325.

l'histoire politique et il va s'efforcer de donner un fondement philosophique plus vaste à la théorie de l'équilibre entre les Etats (1). Ces leçons ne furent pas perdues pour le futur chancelier.

Repoussant un sec rationalisme, Nicolas Vogt cherche à donner au système de l'équilibre des bases à la fois chrétiennes et humaines. Il enseigne que la Providence a conçu pour l'humanité un vaste plan qui prévoit « l'équilibre solide et heureux des forces et des masses ». Ce qui pour Koch n'était qu'un principe de « physiologie politique » a une valeur cosmique dans la pensée du nouveau maître de Metternich. L'homme a le devoir de chercher partout l'équilibre et l'harmonie : entre le corps et l'esprit, entre le cœur et la raison, entre l'individu et la communauté, entre les gouvernants et les sujets, entre les différents Etats enfin. Dans sa *République européenne*, rédigée précisément à l'époque où Clément-Lothaire suivait les cours de Vogt à Mayence, l'historien fait le tableau de son temps au point de vue politique, économique et moral. S'inspirant de Montesquieu et de Herder, il préconise une espèce de Société des Nations européennes, fondée sur le principe de la similitude des mœurs, de la politique et de la philosophie. Il nous faut, dit Vogt, réaliser cette république européenne dont ont jeté les bases de grands monarques comme Henri IV, Elisabeth, Gustave-Adolphe et Frédéric II. Le plus grave danger qui puisse menacer cette république, ce sont les prétentions d'un Etat ou d'une dynastie à la domination universelle. Vogt se montre plein de défiance aussi bien à l'égard des Habsbourg ou des Bourbons qu'envers les grandes puissances continentales, France, Autriche, Russie. Et voici comme le philosophe résume lui-même les principes directeurs de sa pensée : « Attraction et répulsion, ce sont là les forces profondes qui font agir tous les êtres et entre lesquelles un état d'équilibre doit être réalisé; toujours, en Europe, deux masses se heurtent l'une à l'autre. Le parti démocratique aspire à l'égalité et à la liberté; mais si, ne rencontrant pas d'obstacle, ce parti dégénère, il aboutit à l'athéisme et à l'anarchie; le parti monarchique aspire à l'ordre, mais, abandonné à lui-même, il tombe dans le despotisme et la superstition. C'est au parti aristocratique qu'il appartient de trouver un juste milieu, de prêcher la modération et de veiller au maintien du *statu quo*. »

Faire avorter par tous les moyens les prétentions d'un Etat ou d'une dynastie à la domination universelle, n'est-ce pas là la première tâche que s'est assignée Metternich? Il y aurait donc un fondement philosophique à son attitude en face des ambitions de Napoléon? Réaliser une espèce de Société des Nations européennes sur le principe de la similitude des mœurs, de la politique et de la philosophie, n'était-ce pas là le but essentiel de la Sainte-Alliance? Et c'est donc pour essayer de mettre en pratique un grand idéal que cette association des chefs responsables de la paix en Europe aurait été fondée? Enfin : trouver un juste milieu entre les excès de l'esprit démocratique enclin à l'athéisme et à l'anarchie et ceux du parti monarchique enclin au despotisme et à la superstition, les tenir en respect l'un et l'autre par l'action modératrice d'un parti aristocratique chargé de veiller au maintien du *statu quo*, n'est-ce pas là peut-être en définitive le but suprême du système de Metternich? Que le chancelier n'ait pas réussi à créer cet état d'équilibre pour l'éternité, qui oserait le lui reprocher? Combien d'autres hommes d'Etat, dans des circonstances beaucoup plus favorables, n'ont pas réussi davantage!

Quelle est la situation du continent au moment où Metternich,

(1) N. Vogt, *Historische Darstellung des Europäischen Völkerbundes et System des Gleichgewichts und der Gerechtigkeit*.

champion de la doctrine de l'équilibre, va commencer à jouer un rôle dans la politique européenne?

Cette situation, le jeune diplomate l'expose et la commente lui-même longuement dans une « Instruction » qui, reproduite en partie dans les *Papiers posthumes*, est conservée aux Archives de l'Etat de Vienne. La lecture de ce document nous fait sentir à quel point la doctrine de Metternich était, dès ce moment, sûre et cohérente; elle nous prouve aussi qu'il a parfaitement compris quelles forces nouvelles la Révolution française avait introduites dans le jeu des puissances qui mènent le continent (1).

Metternich dérive toutes ses considérations de cette constatation fondamentale que l'équilibre européen et la paix générale ont été anéantis par de graves événements : destruction de l'Etat polonais, puissance croissante de la Russie d'une part, de l'Angleterre d'autre part, accession de la Prusse au rang de grande puissance, enfin et surtout prodigieuse volonté d'expansion de la France révolutionnaire. Comment rétablir l'équilibre et rendre une paix durable à l'Europe? Metternich veut forcer la France à renoncer à quelques-unes de ses conquêtes, l'Angleterre à consentir à une diminution de sa puissance maritime et coloniale; il veut surtout tenir en respect la Prusse qu'il considère comme l'ennemi héréditaire de l'Empire; à la Prusse, le représentant de l'Autriche à Dresde va opposer la Saxe, en l'arrachant à l'emprise prussienne pour en faire un des piliers de l'édifice impérial. On voit que Metternich a dès ce moment des idées très claires sur les conditions du relèvement de l'Autriche et du rétablissement d'une paix durable en Europe. Il reconnaît qu'il est impossible « de vouloir tenter, dans le chaos actuel des éléments, la constitution d'un système européen permanent pour un proche avenir ». Cette simple réflexion nous prouve : 1° que Metternich ne se fait aucune illusion sur les chances de pacification prochaine de l'Europe, 2° qu'il s'est assigné la mission de procéder à un regroupement des forces sur le continent de façon à garantir une paix durable. Il se prépare à la fois à une *période de guerre* qu'il sait inévitable et ensuite à une *période de paix* qui sera garantie par une société européenne des Etats. La lutte contre Napoléon et la Sainte-Alliance avec les quarante ans de paix que, sous le règne de Metternich, elle a assurés à l'Europe, ne sont-elles pas en germe dans cette « Instruction » d'un diplomate de vingt-huit ans? Et comme ce programme paraît fort et plein de sève si on le compare à la politique officielle de l'Autriche à ce moment : Cobenzl s'imaginait depuis le 18 brumaire que la France révolutionnaire n'était plus qu'un souvenir et qu'il n'y avait plus qu'à reprendre avec la France de Bonaparte la politique de collaboration austro-française inaugurée en 1756! Bonaparte ayant repoussé ces avances, Cobenzl n'en persévère pas moins dans ses espoirs d'alliance pour l'avenir et, pour le présent immédiat, dans ses résolutions de neutralité!

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette grande lutte entre Napoléon et Metternich, entre le génie de l'art militaire et le génie de la diplomatie. Battu à Wagram, Metternich, désormais seul responsable de la politique extérieure de l'Autriche, va prendre sa revanche sur un champ de bataille plus pacifique. Se souvenant du *Tu felix Austria nube!*, il va jeter une fille de son empereur, descendante de Charles-Quint et de Marie-Thérèse, au lit d'un officier parvenu : « L'Autriche fit au minotaure le sacrifice d'une belle génisse », dit le prince de Ligne. Et Metternich lui-même, qui a accompagné Marie-Louise à Paris, écrit à François I^{er} : « L'avantage le plus considérable, que nous soyons

(1) En théorie, ces « Instructions » ont été rédigées par l'Empereur à l'intention de son nouveau ministre à Dresde. En fait, elles sont de Metternich lui-même. Cf. N. P., II, p. 3; СВЯТК, I, pp. 102 et 708, n^{os} 102/1.

en droit de tirer du mariage d'une fille de votre Majesté avec l'empereur des Français, est d'avoir changé notre situation désespérée, notre complète désorganisation à l'intérieur comme au dehors, en un état de repos... » Mais, toujours clairvoyant, il ajoutait : « Toutefois, on ne se tromperait pas moins en attribuant à cette alliance, si avantageuse, une influence capable de s'étendre à tous les plans de Napoléon; elle peut être contenue, mais jamais on ne parviendra à l'étouffer (1). »

C'est durant cette période de 1809 à 1813 que Metternich a fait preuve du génie politique le plus éclatant, et c'est elle pourtant qui lui a valu le plus de mépris et attiré le plus d'insultes. Français et Allemands se sont mis d'accord pour lui reprocher son hypocrisie. La France lui pardonne mal d'avoir patiemment tout mis en œuvre pour affaiblir Napoléon en attendant de lui donner le coup de grâce; l'Allemagne lui reproche véhémentement d'avoir si longtemps tardé à encourager le soulèvement national. L'histoire, plus juste, doit savoir reconnaître que, responsable des destinées de l'Autriche, l'homme d'Etat devait jouer le jeu de l'Autriche et qu'il s'en est magistralement acquitté. Ce fut une des erreurs fatales de Napoléon de n'avoir pas compris si longtemps à quel formidable adversaire il avait affaire en la personne de Metternich. S'il l'avait pressenti, peut-être, exploitant l'amour-propre de François et son affection pour sa fille, eût-il cherché un terrain d'entente que le ministre pour sa part ne souhaitait pas, mais qu'il aurait bien été forcé d'accepter. Mais le conquérant ne pouvait croire qu'on aurait l'audace de le mettre aux abois : « Vous ne me ferez pas la guerre », dit-il à Metternich qui répond simplement : « Vous êtes perdu. »

En face de Napoléon, Metternich s'est fait le champion de l'Europe, et c'est en grand Européen qu'il a soutenu cette lutte, qu'il l'a menée à bonne fin, qu'il en a tiré les conséquences. Il a été le premier et le plus grand des Paneuropéens : « Depuis longtemps l'Europe a pris pour moi la valeur d'une patrie » (2), disait-il à Wellington. Et c'est pour cela que son siècle ne pouvait le comprendre. *Metternich venait trop tôt ou trop tard.* Il avait hérité du XVIII^e siècle son idéal de l'équilibre européen; mais il devait le léguer aussi à la postérité, et nous sommes revenus à un idéal de solidarité européenne qui peut se réclamer de Metternich. Cet homme d'Etat a su voir grand et voir loin. Alors que le tsar ou les Prussiens ne songeaient qu'à humilier Napoléon et à s'agrandir aux dépens de la France, *Metternich a pensé au destin de l'Europe.* Sans doute il a été amené par là à méconnaître la force profonde des idées nouvelles, il a été étranger à cet enthousiasme national qui commençait à faire tressaillir les peuples. Mais qui décidera si ce fut là sa faiblesse ou sa grandeur? D'ailleurs pouvait-il sentir, penser et agir autrement? Un chancelier autrichien pouvait-il encourager l'idée de nation? Ce même idéal qui avait fait la force de Metternich contre Napoléon et l'avait mené au succès allait le frapper d'impuissance et le vouer à l'échec dans sa lutte contre toutes les idées nouvelles qui, plus gravement encore que les ambitions du Corse, mettaient en question l'existence même de l'Etat autrichien.

Nous nous sommes proposé de montrer en quel sens Metternich pourrait être considéré comme un authentique homme d'Etat, et tout naturellement notre étude a pris par moments des allures d'apologie ou tout au moins de plaidoyer. Mais n'est-ce pas parce que presque tout ce qui avait été écrit sur Metternich, avant Srbik, constituait un véritable réquisitoire et se préoccu-

rait beaucoup plus d'accuser le chancelier que de l'expliquer, de l'accabler que de le comprendre? Sans doute on se laissait arracher quelques concessions : on reconnaissait au prince les qualités, d'ailleurs équivoques, du parfait diplomate, sang-froid, souplesse, énergie, rouerie, duplicité; on voulait bien admettre qu'il avait contribué plus que personne à barrer la route à Napoléon. Mais ces louanges mêmes n'allaient pas sans arrière-pensée, et en tout cas le résultat final était posé d'avance; le chancelier autrichien, disait-on, ne saurait être considéré comme un grand homme d'Etat et, la preuve, c'est que sa politique a lamentablement fait faillite; à septante ans d'intervalle, 1848 et 1918 condamnent Metternich et témoignent qu'il n'a pas réussi.

* * *

Mais, même si nous admettons, provisoirement, ce pragmatisme peu glorieux, il nous sera au moins permis de demander : *qu'est-ce pour un homme d'Etat que « réussir »?* Et est-il tellement évident que Metternich soit responsable des catastrophes de 1848 et de 1918? Il faut au moins remarquer que la Révolution de 1848 n'a pas été une spécialité autrichienne et que l'Europe tout entière en a été ébranlée. Et puis, si Metternich lui-même a dû battre en retraite (mais après quarante ans de gouvernement cela n'avait rien de tellement déshonorant), peut-on dire que, *pour l'Autriche*, cette Révolution ait été une irrémédiable catastrophe? Un des buts de la politique du chancelier avait été de rendre à l'Empire et à la dynastie qu'il servait, une place de premier plan dans le concert des Etats européens. Ce but n'a-t-il pas été atteint, non seulement durant les quarante années de la toute puissance du prince, mais après sa chute même? *L'Autriche a-t-elle joué un rôle si humilié durant toute la seconde moitié du siècle?* Il ne le semble pas. Et pourquoi rendre le chancelier responsable des fautes de ses successeurs? On nous permettra de ne pas prendre au sérieux cette évocation romantique de « l'esprit de Metternich » sans cesse renaissant dans la personne des ministres qui se succédèrent au Ballhausplatz. Quant à rendre Metternich responsable de la catastrophe autrichienne de 1918, nous pensons que c'est de la haute fantaisie. Que dirions-nous d'un historien qui voudrait faire retomber sur le cardinal de Richelieu la responsabilité des événements de 1789? Les arguments ne manqueraient pas pour prouver que le grand ministre de Louis XIII a préparé la ruine de cette même monarchie dont il voulait asseoir définitivement la puissance et que, ainsi, sa politique sur un point capital a lamentablement échoué. Si la « faillite » de Metternich, cette faillite à longue échéance, peut paraître plus évidente et plus totale, c'est parce que le moindre échec devait avoir des conséquences beaucoup plus irrémédiables dans un pays fragile et compliqué comme l'Autriche. Les événements de 1918 pourraient servir à condamner Bismarck tout aussi bien que Metternich : mais, si l'Allemagne a résisté alors que l'Autriche s'écroulait à grand fracas, n'est-ce pas en partie parce que les vainqueurs se sont acharnés sur la vieille monarchie et parce qu'aussi il était plus facile de maintenir l'unité d'un Empire relativement homogène que de contenir les aspirations centrifuges des diverses nationalités? Il ne suffit donc pas de hocher la tête devant ces ruines récentes en déclarant que, décidément, non, Metternich n'a pas réussi!

* * *

Sans doute tout n'est pas pur génie et lumière radieuse dans le caractère et dans les idées du prince. Nous le préférons évidemment moins suffisant et moins fat : mais cette pointe de vanité puérile, que nous avons notée et qui devait lui faire tant de tort, doit-elle nous interdire d'essayer de juger impartialement

(1) SRBIK, I, pp. 175 et suiv.

(2) *Despatches corresp. and memoranda of Wellington*, 3^e sér., t. I, p. 279.

son idéal et ses réalisations d'homme d'Etat? Il est trop facile de voir par ailleurs qu'il s'est exagéré la valeur de ses propres principes et qu'il a méconnu l'importance de tendances nouvelles qui allaient dominer le siècle : et ceci est certainement plus sérieux. C'est là-dessus — et non pas sur sa fatuité ou son épicurisme — que, en définitive, il faut le juger.

Constatons d'abord que, contre l'opinion unanime des historiens et en dépit de tous ses travers de caractère ou de toutes les insuffisances de sa politique, *Metternich a sur beaucoup de points réussi*. Il a réussi *personnellement* : ambassadeur d'Autriche à trente ans, ministre à trente-six ans, maître pendant quarante ans de l'Etat le plus puissant de l'Europe à ce moment, conseiller écouté de toutes les chancelleries et de toutes les cours, admiré et écouté même après sa chute par des hommes d'Etat éminents (Disraëli et Bismarck lui-même!), cet homme, n'a-t-il pas fait de sa vie une merveilleuse réussite? — Il a réussi *diplomatiquement* : être venu à bout de Napoléon, avoir fait de l'Autriche, dont l'existence même paraissait gravement compromise après 1809, un des Etats les plus puissants d'Europe pour toute la durée du XIX^e siècle, lui avoir assuré, à elle et au continent, près d'un demi-siècle de paix, n'est-ce pas là une seconde et non moins étonnante réussite? Et tout cela n'implique-t-il pas que Metternich a réussi également *comme homme d'Etat* : car — il n'est plus permis de le nier après Srbik, mais il était possible de s'en douter avant — Metternich a réussi comme homme politique et comme diplomate dans la mesure où il travaillait à la réalisation d'un idéal, et c'est dans cette mesure également qu'il mérite d'être tenu pour un véritable homme d'Etat.

* * *

C'est par cet idéal que Metternich est vraiment grand, et c'est parce qu'on n'a pas voulu avouer la grandeur de cet idéal que l'on a si longtemps méconnu Metternich. Cet homme, à qui l'on a si durement reproché de n'avoir pas su voir dans le futur, a, bien au contraire, voulu concilier le souci des réalités immédiates avec le sens des grandes lois éternelles et des nécessités à venir. La doctrine dont il s'est fait le champion et qu'il a formulée avec une parfaite netteté dans ses divers écrits ne manque ni de générosité, ni d'ampleur. Les événements ont longtemps paru démontrer que cette philosophie de la politique et de l'histoire était erronée, et on a impitoyablement stigmatisé l'aveuglement de Metternich. Ne devons-nous pas nous montrer plus réservés, plus enclins à l'indulgence, aujourd'hui?

* * *

On a reproché à Metternich de n'avoir pas compris *le libéralisme* et d'avoir méconnu la valeur du principe des nationalités. Mais comprenons-nous davantage nous-mêmes ce que c'est que « le libéralisme »? Il semble que ce grand mot qui a tenu sous son charme plusieurs générations ait soudain perdu son prestige. Comme il sonne creux à nos oreilles! Toutes ces grandes antithèses de « réactionnaire » et de « libéral », d'« obscurantisme » et de « progrès » nous paraissent bien vaines et, au bout d'un siècle de démocratie, nous savons que ces étiquettes commodes ne désignent rien de précis. Et c'était une bien plus lamentable chose encore que « le libéralisme » à l'époque de Metternich : tous les mécontents, tous les dévoyés, tous les utopistes se groupaient là sous le signe de la « Liberté »; mais, à la doctrine fort claire et solidement fondée aussi bien en raison qu'en expérience de Metternich, ils n'opposaient les uns et les autres qu'un pêle-mêle de théories fumeuses et déclamatoires. Metternich a aussi combattu les révolutionnaires, mais il les a estimés. Par contre,

il a combattu les libéraux sans leur cacher son mépris. Attitude qui ne manque ni de logique, ni de beauté.

* * *

Quant au *principe des nationalités*, de quel secours pouvait-il être au chancelier? Ce principe n'était-il pas la sentence de mort de l'Autriche? Metternich le savait, et c'est pour cela qu'il a tout fait pour l'étouffer dans son germe. Evidemment ce n'était pas une raison pour tout laisser en l'état : le tort le plus grave de Metternich serait-il de n'avoir pas cherché une solution durable au problème autrichien, de n'avoir pas senti que le moment était proche où il faudrait donner à ces peuples un nouveau statut? Mais le problème était redoutable, et Metternich, trop confiant peut-être dans la force de l'habitude et de la tradition, a pensé qu'il y avait plus de danger encore à vouloir tout changer qu'à tout laisser en l'état. Et la suite des événements lui a donné raison en partie : les initiatives de ses successeurs, ont été beaucoup plus fâcheuses que son « immobilité ». Si Metternich n'a pas trouvé la solution d'un problème qui ne devait d'ailleurs devenir pressant que dans la seconde moitié du siècle, il a du moins eu un sens très net des dangers qui menaçaient l'Autriche, et il est permis de croire qu'il n'eût pas commis certaines des erreurs qui, dans la suite, devaient être fatales à la double monarchie.

* * *

Metternich n'était pas sans défauts. Il a surtout eu le tort de trop s'admirer lui-même. Cette vanité, indigne d'un si grand esprit, a indisposé contre lui les historiens les plus impartiaux. Et ils n'ont pu se libérer de cette prévention quand ils ont voulu juger l'homme d'Etat. Or, si *l'homme* est parfois mesquin et irritant, *le politique* a été incontestablement très grand. Réaliste par nature et rationaliste par éducation, il a cherché à appliquer à un siècle désaxé et à une Europe bouleversée les grands principes d'équilibre que lui avaient légués les historiens philosophes du XVIII^e siècle; inaccessible à la haine et aux basses rancunes, il s'est fait le chevalier d'un idéal qui ne manque ni de grandeur ni de solidité et, dans la lutte titanessque qui mit aux prises le plus subtil diplomate et le plus audacieux conquérant, un Français même doit savoir reconnaître que Metternich pouvait à bon droit se considérer comme le champion de la sagesse contre l'aventure, du droit historique contre l'ambition. N'oublions pas surtout que Metternich a assuré pour plus d'un siècle le prestige de cette même Autriche qu'il avait trouvée expirante en 1809; n'oublions pas que, durant les quarante ans de son « règne », l'Europe put respirer et travailler en paix et que ce parfait équilibre dont rêvait le disciple de Vogt fut pendant un demi-siècle bien près de devenir une réalité. A ceux qui, en France surtout, s'obstinent à tout critiquer en Metternich, nous demanderons simplement s'ils lui préfèrent Napoléon III ou Bismarck? Libre à eux. Mais en un siècle où allaient se déchaîner les égoïsmes nationaux, naïvement encouragés par des souverains faibles et illuminés, il est presque consolant de trouver un homme d'Etat assez clairvoyant pour comprendre que ces principes nouveaux allaient faire courir de graves dangers à l'ordre social et à l'équilibre politique du continent, assez courageux aussi pour essayer de détourner vers des voies moins aventureuses les destinées de cette vieille Europe en qui il reconnaissait sa véritable patrie. Dans une période particulièrement critique, au lendemain de la tourmente révolutionnaire, à la veille de l'explosion de nouvelles forces incendiaires, *Metternich a assuré une longue période de paix à la fois à l'Empire dont il s'était fait*

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils
Tél. : 283 Courtrai

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS
CLOWNS
ESQUIMAUX
ANIMAUX

POUPÉES
ARTICLES DE
FANTAISIE
NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET, PELUCHE
TOUS JOUETS EN BOIS

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Vous pouvez gagner
de 100 à 100.000 francs

et même

UN MILLION

avec un billet gris de la

9^e TRANCHE 1937

de la

Loterie Coloniale

Tirage le 25 septembre

Hâtez-vous !

S. A. "CEMSTO"

CENTRALE DE NETTOYAGE

BRUXELLES



Nettoyage journalier de bureaux, banques, églises, écoles, etc.

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

le serviteur dévoué et à notre Europe chrétienne qui fut toujours sa plus pressante préoccupation.

Que l'on juge impartialement si l'homme en qui s'incarnèrent tant de traditions vénérables et tant de nobles soucis mérite d'être appelé un grand homme d'Etat.

ANDRÉ ROBERT.
Docteur es lettres,
Professeur à l'Institut français
et à l'Université de Vienne,

Problèmes actuels

Le ressentiment allemand

Dans une récente lettre au *Times*, le professeur Trevelyan exprimait, je crois, l'avis d'énormément d'Anglais. Il excusait le ressentiment allemand contre les Alliés, basé sur l'injustice du Traité de Versailles. Il sympathisait avec ce ressentiment et il insistait sur l'injustice qui obligea le Reich à admettre sa responsabilité de la guerre.

Dans l'état troublé des relations internationales, le devoir de chacun est d'adoucir et même, si possible, d'éliminer toute cause de différend. Il est évident qu'une nouvelle guerre générale en Europe mettrait en péril et risquerait de détruire notre civilisation. On peut, certes, regretter les trahisons et les jalousies entre Alliés, qui ont permis au grand état-major prussien de restaurer sa puissance et d'être à même de renouveler la menace d'il y a vingt-cinq années — je dis vingt-cinq, parce que la menace était palpable et clairement imminente de longs mois avant les ultimatums de 1914 par lesquels Berlin, ou plutôt Potsdam, défia la France et la Russie et viola la neutralité belge après avoir exigé la reddition de places fortes françaises. Il est vraiment monstrueux qu'après un aussi long laps de temps, alors que vit encore la moitié la plus âgée de la génération de guerre, la leçon de la Grande Guerre s'avère insuffisante.

On pourrait même se demander si, en face d'un pareil péril, toute discussion sur les causes n'est pas dissipation pure. Mais la vérité historique est essentielle à la justice historique et il est autant de notre devoir de déterminer cette vérité que de travailler pour la paix. Toute tentative d'arrangement nouveau fondé sur l'erreur ne peut, en effet, qu'échouer.

On peut, certes, nier que la responsabilité de la guerre incombe principalement à Berlin, mais personne ne peut mettre sérieusement en doute le fait que, bien que l'ultimatum autrichien à la Serbie marquât la date initiale de la guerre, l'atmosphère d'où sortit le conflit fut créée et maintenue par la politique qui fut celle du gouvernement prussien après la chute de Bismarck.

Ce très grand homme avait poursuivi une politique fort claire, et quiconque a gardé le souvenir de cette époque et fut témoin de l'augmentation graduelle de la tension qui suivit le départ de Bismarck — et qui finit si désastreusement pour la dynastie qu'il servit — peut en appeler à cette politique de Bismarck sans crainte de contradiction. Après l'abandon du projet prussien d'attaquer une seconde fois la France, cinq ou six ans après la grande victoire de 1870-1871 (abandon dû en grande partie à l'opposition de l'Angleterre), Bismarck avait trois choses à faire — et il les fit.

Tout d'abord il détourna l'intérêt français vers l'effort colonial. Il pensait qu'une expansion coloniale française agirait comme une soupape de sûreté contre le désir français de recouvrer la position d'avant 1870.

En annexant l'Alsace-Lorraine Berlin avait commis une grosse faute, car cette annexion créait un danger permanent pour la paix européenne. On ne sait trop dans quelle mesure Bismarck fut, au fond, partisan de cette annexion, mais on admet généralement qu'en tous les cas il se rendit bien compte de ce qu'avait de déraisonnable la prise de Metz. Ce fut l'état-major prussien, et non pas Bismarck, qui en décida. Ils en jugèrent en soldats et en stratèges plus qu'en hommes d'Etat. Ils ne pouvaient tolérer l'existence d'une place forte de premier ordre au delà des Vosges, qui menacerait en flanc toute manœuvre allemande au delà de la nouvelle frontière. Metz fut donc annexé et toute chance en faveur d'une paix stable se trouva compromise.

L'annexion de la plaine d'Alsace était déjà une décision assez grave, car l'Alsace s'était sincèrement attachée à la France, à la suite des guerres révolutionnaires et même antérieurement, par l'action d'une domination française longue et légère. L'union de l'Alsace et de la France avait été graduelle : elle avait eu lieu en un temps où le sentiment national n'était pas ce qu'il devint deux cents ans plus tard, au XIX^e siècle, et le vote des Alsaciens, dans les élections qui suivirent l'annexion à l'Allemagne, le prouva clairement.

Mais une nouvelle période — la durée d'une vie humaine active moyenne — avait, en fin de compte, rendu le facteur français de plus en plus faible. Quoique « tenues » d'une manière despotique, les provinces annexées participèrent à la grande prospérité nouvelle de l'Empire germanique sous sa forme prussienne nouvelle. L'industrialisme d'alors et la rapide expansion de la richesse allemande furent partagés par l'Alsace-Lorraine. Et, entre-temps, la France elle-même, se développant rapidement dans une nouvelle direction, en vint à oublier...

Après 1905, la politique annexionniste pouvait paraître justifiée et Bismarck lui-même n'eût certainement plus rien fait contre elle s'il en avait eu, alors, le pouvoir.

L'expansion coloniale française, délibérément encouragée par Bismarck, et qui avait pleinement réussi, absorbait de plus en plus l'activité du rival occidental de l'Allemagne. Le jugement de Bismarck sur le premier point de sa politique — détourner l'effort français de l'Europe vers l'Afrique et vers l'Extrême-Orient — se trouvait justifié.

Le deuxième point de la politique de Bismarck était le maintien des relations cordiales avec l'Angleterre. Il soutint l'Angleterre indirectement, mais de façon tout à fait suffisante, en empêchant la Russie de récolter les fruits de sa grande victoire sur les Turcs et il prit soin de ne pas déplaire à l'Angleterre en cette matière. Il savait l'importance que la Grande-Bretagne attachait à la suprématie de sa flotte. Jamais il ne favorisa un défi quelconque à la puissance maritime anglaise jusque-là invincible, puissance dont avait dépendu les routes commerciales qui avaient permis de créer et de maintenir la richesse et donc la force de la Grande-Bretagne.

Le troisième point de la politique bismarckienne visait le maintien de la paix européenne par une amitié suffisante et ininterrompue avec la grande autocratie de l'Est, l'Empire des Tsars. La base de cette alliance étroite était la domination de la Pologne par les deux puissances combinées, la prussienne et la russe. Il est possible que Bismarck ait entrevu comme inévitable une expansion allemande vers le Sud-Est. La nouvelle Allemagne qu'il avait édifiée avec une habileté suprême possédait une énergie et des ressources techniques qui ne pouvaient être contenues, mais qu'il était possible de canaliser de manière à ne pas menacer

la paix. Comme le comprenait fort bien Bismarck, la paix était un besoin essentiel du vainqueur : un besoin essentiel « de la puissance satisfaite ». Il en va toujours ainsi et aujourd'hui, pour les mêmes raisons, la paix est essentielle aux Anglais et aux Français. Et, au temps de Bismarck, n'existaient pas les méthodes actuelles de faire la guerre qui font de toute guerre généralisée un véritable suicide. Mais la nouvelle Allemagne n'avait rien à gagner par la guerre et, ici encore, le jugement de ce grand génie — un génie qui dans l'histoire prendra rang à côté de Richelieu — se trouva justifié.

* * *

Après la chute de Bismarck commença un renversement graduel de sa politique sur tous les points. Petit à petit, on défia la puissance navale anglaise pour finir par la défier ouvertement. On laissa la Russie s'allier à la France. La querelle marocaine marqua le moment décisif. Pendant les dix années qui précédèrent la guerre, il apparut de plus en plus qu'il fallait contenir l'Allemagne. C'est ce que les Allemands appellent « l'encerclement ». Leur conviction qu'ils étaient injustement limités dans une expansion naturelle explique la suite des événements.

Mais l'excuse tient-elle? Les successeurs de Bismarck n'avaient-ils pas rompu l'équilibre européen? Il n'est guère possible d'en douter : l'histoire répondra affirmativement à cette question.

Le grand emprunt de guerre fut lancé en Allemagne; des routes et des voies ferrées stratégiques furent construites; des discours belliqueux furent prononcés; et tout cela pointait dans la même direction.

Les Français furent obligés de prolonger la durée du service militaire. Trois ans avant que ne fût tiré le premier coup de canon, il était évident que la guerre venait. Moi-même j'écrivis alors mon article annonçant que Liège serait le premier point de contact.

Impossible aussi de douter raisonnablement que l'état-major général allemand était certain de la victoire. Il se trompa à ce point sur la situation jusqu'à penser que le grand danger était à l'Est, du côté russe. Un plan fut établi prévoyant une attaque rapide de la France afin que la décision favorable fût acquise avant que la Russie n'ait pu donner en plein.

Tous, nous connaissons la suite. Une histoire idiote fut inventée à propos d'une attaque aérienne sur Nuremberg. Berlin exigea la remise de places fortes françaises et les troupes allemandes franchirent la frontière, choisissant pour le faire — non sans superstition — le même jour et la même heure où la frontière avait été franchie quarante-quatre ans auparavant.

Le plan stratégique allemand était bien conçu, identique dans ses grandes lignes, mais établi sur une beaucoup plus grande échelle, à la grande manœuvre exécutée en 1870. Il fut mis en échec, mais non pas ruiné, à la Marne. Ce qui fut vraiment décisif, ce fut la faute tactique par laquelle les Allemands perdirent la « course à la mer ».

A Versailles, après l'écrasement militaire de l'Allemagne (écrasement dû autant au blocus de l'Allemagne après l'entrée en guerre des Etats-Unis qu'à la « pression » militaire des armées alliées), une paix fut imposée dont on se rappelle les grandes lignes :

1° La flotte allemande fut livrée à l'Angleterre et l'Allemagne reçut la défense d'en reconstruire une;

2° Les colonies allemandes furent confisquées;

3° De grandes réparations furent exigées;

4° La rive droite du Rhin était démilitarisée;

5° La future armée allemande était strictement limitée;

6° Certains territoires allemands furent rendus à leurs anciens possesseurs ou proclamés indépendants (le grand exemple de la première méthode est le retour de l'Alsace-Lorraine à la France sans referendum. Le grand exemple de la seconde est la résurrection de la Pologne);

7° (*De loin le plus important.*) Dans sa partie purement allemande, le Reich fut laissé intact.

La destruction de la flotte allemande et la confiscation des colonies allemandes furent surtout l'œuvre de l'Angleterre et faites à son profit. L'Empire britannique absorba, sous diverses formes, les colonies allemandes et la puissance navale allemande fut anéantie. La résurrection de la Pologne ne fut pas approuvée par l'Angleterre. On ne croyait pas, chez nous, qu'une nouvelle Pologne pût vivre. D'autre part, les promesses faites à l'Italie pour obtenir qu'elle se rangeât aux côtés des Alliés, ces promesses furent violées. On peut dire qu'en général, après la guerre, exception faite pour une résurrection de la marine allemande, la politique anglaise favorisa de toutes manières la restauration d'une Allemagne forte et unie. Les Réparations furent d'abord interrompues, puis abandonnées, parce que ces paiements diminuaient d'autant la capacité allemande de payer des intérêts usuraires sur de grands emprunts consentis par la finance internationale et, tout particulièrement, par les banques anglaises. On s'imagina, assez sottement d'ailleurs, qu'une fois libérés du paiement des « réparations » aux anciens alliés de l'Angleterre, les Allemands paieraient d'énormes intérêts à la finance anglaise.

Toute cette politique d'après-guerre échoua, comme d'ailleurs elle devait échouer. La nouvelle Allemagne réarma. Rien ne put l'en empêcher. Une nouvelle flotte allemande fut construite. La zone démilitarisée du Rhin fut réoccupée. L'armée allemande fut reconstituée et redevint plus forte que jamais (exception faite pour la constitution de réserves). Quant aux intérêts sur les énormes crédits avancés par Londres — l'usure qui fut le pivot de toute la politique anglaise — ils furent répudiés allègrement et même dédaigneusement.

Il reste, du Traité de Versailles : la France en Alsace-Lorraine; la nouvelle Pologne (qui se révéla bien plus forte que les dirigeants anglais ne l'avaient cru possible); et, surtout, la confiscation des colonies allemandes par l'Angleterre et par les Dominions.

Or, aucun Allemand responsable ne pense le moins du monde à un retour de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. Les Allemands voient que les Français déclinent rapidement sous leurs yeux et ils ne désirent que laisser l'évolution suivre son cours et arriver à son terme. Le seul grief allemand réel et tangible qui subsiste encore est le grief colonial. Aussi longtemps qu'il durera, la paix restera instable. Voilà le point que les Anglais capables de percevoir l'importance essentielle de la paix pour l'Angleterre devraient avant tout considérer. Une décision sur ce point-là — dans un sens ou dans l'autre — déterminera la situation de l'Angleterre de demain.

HILAIRE BELLOC.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTION FRANÇAISE ET FLAMANDE
ÉCOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.
Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

INSTITUT DES DAMES DE MARIE

UCOLE-LEZ-BRUXELLES, rue Edith Cavell, 143
Maison-Mère.

INTERNAT-EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Cours primaires, moyens, supérieurs.
Humanités anciennes.

Maisons filiales : cinq en Belgique; cinq en Angleterre; deux en Californie; une en Urundi (Congo belge).

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager
dirigé par les Sœurs de la Visitation
COUPURE-GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études, de s'initier aux devoirs qui incombent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

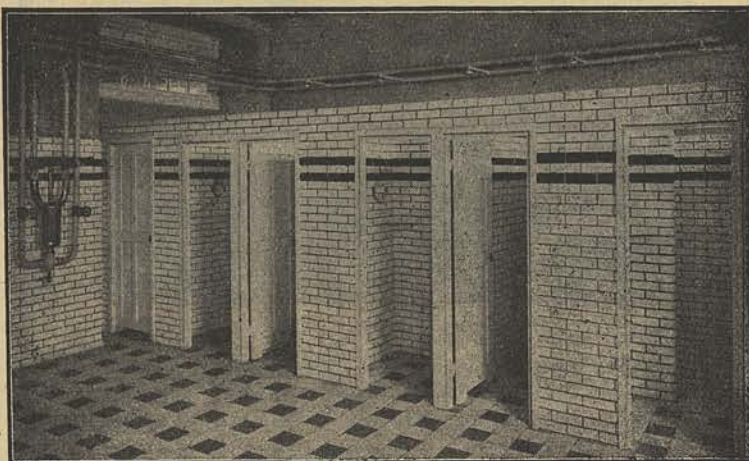
Institut "l'Immaculée",

Dirigé par les Sœurs de Marie

Avenue Bailly, BRAINE-L'ALLEUD

Section primaire. — Section moyenne professionnelle. —
Section normale professionnelle. — Section ménagère. —
Section commerciale. — Cours spéciaux d'art et de peinture,
de diction et de musique, de modes

L'Institut reçoit des élèves int. et ext. — Prix modérés
Réductions pour enfants d'invalides et de familles nombreuses



Salle de douches

Situation idéale au grand air. — Confort et installations modernes —
Éducation physique soignée

A L'HERMITE, sous Braine-l'Alleud
Pensionnat Séjour de vacances
Demandez prospectus et conditions

INSTITUT DES Religieuses Ursulines de l'Union Romaine

RUREMONDE (Limbourg hollandais)

Cours spécial pour jeunes filles de langue française,
désirant apprendre le néerlandais



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants
à Rijmenam lez-Malines



Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Promenades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses — Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : M^{lle} ODILE PEETERS, Directrice

O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

Home

Saint-Alfred

MAISON DE REPOS
POUR MESSIEURS

TENUE PAR

les Frères de la Charité

A CASTEAU-LEZ-SOIGNIES

Situé en pleine campagne, loin de toute agglomération populeuse et de toute industrie, c'est l'endroit idéal pour une cure de repos.

La guerre de Chine

L'action persévérante du Japon se poursuit depuis cinquante ans pour remplir un programme qui n'a jamais varié et qui a mis à profit avec habileté les circonstances politiques du monde. Cherchant d'abord les leçons de l'Europe, s'armant à l'euro-péenne, construisant une flotte moderne, s'alliant à l'Angleterre, développant son industrie et son commerce, il n'a jamais permis aux nations qui l'instruisaient et l'équipaient de se tailler sur son sol un domaine à ses dépens. Ce fut de tout temps son avantage sur la Chine, qui plus lente, désunie, manquant d'esprit de résistance, se laissa imposer des servitudes, des concessions étrangères, et devint une terre à bénéfices pour toutes les nations coloniales ou commerciales. Dès le commencement de la grande expansion européenne en Chine, le Japon esquissa un mouvement de jalousie. Trop faible à cette époque pour lancer le mot d'ordre « l'Asie aux Asiatiques », comme Monroë avait lancé celui de « l'Amérique aux Américains », il voulut cependant prendre sa part des établissements territoriaux et économiques. La guerre de 1894 lui procura définitivement la Corée. Celle de 1904 le débarrassa, pour une longue période, de la rivalité russe. Et fin, le grand bouleversement général de 1914 à 1918 lui permit d'établir une prédominance de fait dans les mers de Chine. Saisissant l'occasion de l'effervescence des idées nouvelles d'où sortit la Société des Nations, le Japon réclama une place permanente dans le Conseil des Grandes Puissances et revendiqua, d'ailleurs sans succès, la proclamation du dogme de l'égalité des races. Il essayait ainsi de secouer, du moins en théorie, la tutelle que la race blanche s'était arrogée sur la race jaune. N'y étant point parvenu, il attendit patiemment pour manœuvrer une nouvelle pièce de l'échiquier, que la situation politique du monde le permit. Il avait trois obstacles à tourner, trois oppositions éventuelles à empêcher : celles des Etats-Unis, de l'Empire britannique, et des Soviets. En 1932, les difficultés économiques et financières de l'Amérique, les complications des deux blocs européens, le gâchis du régime communiste en Russie, lui persuadèrent qu'une intervention armée de ces puissances en faveur de la Chine ne se produirait pas, et il entreprit sa campagne de Mandchourie qui fut couronnée du plus grand succès. La Société des Nations eut le tort de discuter de droit, d'absence de droit ou d'abus de droit, pendant des mois, au sujet du Mandchoukouo. A quoi bon perdre un temps précieux à dégager la légitimité ou l'illégitimité des mesures prises par les Etats dans leurs guerres internationales ? Quand les hostilités éclatent les Grandes Puissances n'ont qu'une question à se poser : faut-il s'y opposer par la force, ou faut-il laisser les événements suivre leur cours ? Ce fut, bon gré mal gré, la non-intervention qui triompha.

Depuis lors, l'Empire du Japon poursuit avec une assurance tranquille son programme d'extension asiatique. Il veut former la tête des Etats-Unis d'Asie. S'il y réussit, il établira une doctrine de Monroë à l'usage de l'Extrême-Orient, pour s'assurer les bénéfices permanents de l'union de race, à l'imitation de la politique suivie par l'Extrême-Occident. Le levier qu'il avait cherché dans la Société des Nations, aux premières années d'après-guerre, ne lui étant plus utile, il l'a rejeté. Cette recherche de l'appui de Genève que l'Asie avait entreprise, a été faite dans un esprit différent suivant qu'elle était conduite par la Chine ou par le Japon. La première, pays de 310 millions d'habitants, a cru trouver dans la Société des Nations un bouclier contre toute attaque et un abri confortable qui la dispenserait des terribles

efforts militaires et du redressement des énergies nationales auxquels le Japon s'était astreint depuis cinquante ans. Elle avait mal calculé et avait mal compris l'esprit de la Ligue. Celle-ci ne peut soutenir et protéger d'immenses agglomérations d'individus que si ces agglomérations se défendent surtout elles-mêmes. Trois cent dix millions d'âmes opposées à cent trente millions, doivent pouvoir triompher, ou sinon, elles prouvent que leur organisation, leur unité, leur civilisation sont en défaut. Qu'il survienne alors une autre agglomération de même race, toute équipée, réclamant un droit de priorité dans la conduite de cette masse amorphe, ou une union, même forcée, avec elle, pour la conduire vers l'unité politique générale de la race, et la Société des Nations ne sera pas assez puissante pour empêcher ce plan, soit qu'il se présente avec une apparence de sincérité, soit qu'il cache un prétexte d'exploitation politique, économique et sociale. On en a vu la preuve lors des débats de Genève sur les affaires de Mandchourie. Les dernières déclarations du représentant du Japon, avant sa rupture définitive avec la Ligue, ont été saisissantes et font époque. Aux Etats d'Europe et d'Amérique qui prétendaient ramener le conflit dans les limites prévues par le covenant, le délégué asiatique répondait en substance : « vous n'avez rien compris à l'Extrême-Orient de 1932. Nous qui en sommes, nous le comprenons. Il sera bolchéviste si la pression de l'ouest l'emporte ; il sera uni sous notre direction s'il se laisse pénétrer par l'influence de l'est, c'est-à-dire du Nippon. »

La Société des Nations s'est trouvée impuissante. Elle ne peut guider des peuples de même race vers l'union politique, que si cette cohésion s'est déjà traduite en un groupe, comme celui des nations sud-américaines. Mais si les peuples de même race sont en pleine effervescence et formation, comme les Jaunes, ils n'ont rien à espérer de Genève pour soutenir une unification qui n'apparaît dans sa première phase que sous la forme d'une extension impérialiste japonaise. Le principal élément asiatique a compris cette vérité et s'est résolu à rompre avec la Société des Nations dans l'espoir de réaliser autrement son idéal de groupement continental et d'expansion de la race.

L'Asie n'a pas, jusqu'ici, sa société particulière de nations asiatiques. Les Jaunes faisaient partie, il est vrai, de la Ligue des Nations à base idéologique, mais ils se sont vite aperçus qu'ils ne devaient pas la considérer comme une réalité pratique. Ils lui ont donné la part de déférence qu'il convient d'accorder à une honorable théorie prêchée par de respectables hommes d'Etat européens, et qu'il est de bon ton ou de bonne politique d'écouter aussi longtemps que des vainqueurs fortement armés les enseignent. Mais dès que la pratique montre avec quelque évidence que l'entente universelle des forts manque dans l'interprétation de la théorie, les Asiatiques préfèrent puiser leurs leçons dans l'histoire des deux autres sociétés de nations qui donnent aujourd'hui au monde l'exemple de leurs succès impérialistes passés et de leur esprit pacifique présent. L'une, la société des nations britanniques, s'est constituée au cours des siècles par une force sage, patiente et prudente à la fois. Pour mener à bien une œuvre si grandiose, il a fallu bien des conditions : le temps ; des siècles y ont été employés ; les circonstances favorables : les erreurs de Napoléon I^{er} ont laissé la main libre à l'Angleterre pour cueillir les plus belles colonies ; mais il a fallu avant toute autre chose, le génie commercial et politique des Anglais, la conviction indéracinable d'une supériorité sur les autres peuples, l'adaptation aux événements, l'art de céder à temps ; enfin la prospérité assurée et le soutien unanime d'un peuple soucieux d'ordre et de grandeur nationale. Ces qualités du peuple créaient les ressources ; les ressources permettaient de profiter des occasions ; les occasions naissaient par la faute des nations rivales

et celles-ci ne sont jamais parvenues à entraver cette marche à la puissance, ni à reconquérir une place perdue : les Indes, le Canada, l'Égypte, l'Afrique du Sud, l'Australie, la Nouvelle Zélande, et tant d'autres possessions coloniales, après avoir passé de mains défaillantes dans la poigne solide de la Grande-Bretagne, ont formé la Ligue des Etats britanniques, d'abord serrés dans des liens de dépendance étroite à l'égard de la mère-patrie, puis déliés peu à peu, au fur et à mesure de leur développement, et constituant aujourd'hui une association d'intérêts communs, parfois secouée, comme toutes les associations, par des luttes et des rivalités, mais forte cependant de sa communauté d'aspirations et d'intérêts. Son prestige dans le monde entier s'est augmenté de la façon dont elle a usé de sa puissance. Elle s'en est servie pour maintenir la paix générale, sauf quand il s'agissait de sa propre défense ou d'agrandir son influence et son champ d'action. Dans ces derniers cas elle combattait avec une obstination froide et une persévérance impitoyable. Douceur dans la paix, dureté dans la guerre; sa grandeur vient de là.

L'autre est la Ligue américaine, la société des Etats-Unis, qui a commencé par être britannique elle aussi, mais qui s'est détachée de ce groupement pour en former un autre exclusivement continental. Refoulant les premiers occupants du sol, les Indiens, elle a réussi à coordonner en une association jalousement fermée aux entreprises extérieures, les nations américaines fidèles à la doctrine de Monroë, qui est le Covenant de cette Ligue des nations d'Extrême-Occident.

Alors que la Ligue britannique avait tout intérêt à s'insérer dans la Société de Genève pour y affermir le lien pacifique qui unit les membres disséminés dans toutes les parties du monde, la Ligue américaine du nord, formant un bloc séparé et craignant d'être mêlée aux conflits européens, préférerait rester une Société restreinte de nations au lieu d'être englobée dans la Société prétendument universelle.

Les empires français et italien, formés eux aussi par les circonstances et par les qualités de ces deux peuples latins, comprennent actuellement un immense territoire franco-africain et italo-africain. Ils ont avantage, tout en ne portant pas dans leur cœur le bloc des nations britanniques, à considérer leurs intérêts comme complémentaires des intérêts anglais et américains, et non comme opposés ou hostiles.

Devant ces grandes sociétés politiques où trouvent place les diverses parties du globe, l'Asie apparaît jusqu'ici comme une image du désordre. La Chine, longtemps rebelle à tout commerce international, a été contrainte par la force à s'y livrer. Ballottée entre les appétits américains, européens, nippons, elle a été définitivement mise en tutelle après la révolte des Boxers, et le traité des neuf Puissances a consacré le régime des concessions. Fortifié par les résultats de la grande guerre et par la division des peuples qui composent l'Europe, le Japon a précipité, surtout depuis 1930, la réalisation de son vaste dessein. Celui-ci a été hâté encore sous la pression de l'hostilité communiste qui, prenant pied en Chine, menace de ruiner à son profit les préparatifs de pénétration nipponne. La manœuvre de Tokio ne perd plus une occasion. L'annexion de la Corée à l'empire ne s'était faite que lentement, en plusieurs bonds; l'annexion de la Mandchourie s'est faite en quelques années, sans guerre déclarée, sans rupture des relations diplomatiques, par une occupation militaire voilée (et quel voile transparent!) sous le nom d'opération de police. Les chaînons qui, de Corée à Pékin, en passant par le Mandchoukouo et la Mongolie, forment la chaîne nipponne en Chine, se soudent de plus en plus rapidement. Rattacher au centre de rayonnement et de direction de Tokio des groupements épars, connus sous le nom générique de Chine; faire de ces fragments sans unité une société des nations jaunes sous la prédominance nipponne, c'est

le plan du grand drame dont nous voyons se dérouler sous nos yeux le prologue et le premier acte.

Le Japon sera-t-il assez fort et assez riche pour mener à bien une œuvre aussi gigantesque? L'esprit national, l'énergie et l'endurance ne lui manquent pas, mais cela ne suffit pas. Aura-t-il les ressources suffisantes? Aura-t-il toujours pour lui les circonstances heureuses et favorables qui ont permis à l'Angleterre, d'une part, et aux Etats-Unis, de l'autre, de réussir une œuvre semblable avec un succès qui rappelle l'empire romain? La Russie a été empêchée depuis le commencement de ce siècle, de réaliser un dessein comparable, quand elle a eu la prétention de réunir à son empire les rivages d'Extrême-Orient. Chassée du golfe de Pe-Tchili où dominait Port-Arthur, elle a dû céder la place à son rival japonais. Mais celui-ci sera-t-il plus solide et plus avisé dans son avance que son ennemie de 1904? Une circonstance nouvelle est entrée en ligne de compte. Le soldat chinois qui n'était, pendant la guerre sino-japonaise de 1894, qu'un pauvre bandit, mal nourri, mal armé, mal équipé, dépourvu de toute technique et de toute stratégie, rebelle à toute discipline, a fait depuis lors une certaine éducation militaire, encore incomplète, mais sérieuse. Les autorités qui le laissaient croupir dans son ignorance et sa misère, se sont aperçues qu'il existait; mais la Chine n'est pas encore parvenue à former une armée, elle ne forme que des armées qui ressemblent trop à des bandes et se combattent parfois entre elles. Les progrès sont lents et l'intelligence militaire se développe paresseusement. Toutefois la transformation est remarquable depuis quarante ans, et si l'évolution politique de la race jaune dure encore une centaine d'années, comme c'est probable, l'élément chinois sera en mesure de contrebalancer et de s'assimiler l'élément japonais. Les grandes Puissances d'Europe et d'Amérique qui ont intérêt à ne pas laisser au Japon le monopole de l'unification chinoise, cherchent à contrecarrer la domination d'un empire sur l'autre en aidant à mettre le plus nombreux mais le plus faible, au niveau de celui qui veut être son maître. Cette politique sauvegarde en même temps les avantages et les bénéfices que le traité des neuf Puissances avait répartis entre elles. Au contraire, la formation des Etats-Unis d'Extrême-Orient serait un coup funeste porté aux intérêts économiques et politiques des autres Etats. Reste à voir si l'évolution asiatique peut être arrêtée, et si ce n'est pas le destin des continents de réaliser des unions sur le modèle de l'Amérique.

En présence de la formation américaine, unie dans un sentiment que la doctrine de Monroë exprime fort bien, et qui, avant d'être parachevée, a passé par la guerre contre la Grande-Bretagne et par l'autre guerre plus périlleuse pour l'unité, entre les Etats du nord et ceux du sud; en présence des bouillonnements d'une société asiatique qui s'élabore sous nos yeux, l'Europe continentale signerait sa propre déchéance si elle ne tentait pas, elle aussi, de mettre fin à ses rivalités et aux causes sans cesse renouvelées de ses querelles. A elle, comme aux nations d'Extrême-Orient, La Ligue des Nations britanniques et l'union des Etats-Unis d'Amérique donnent l'exemple d'une politique désormais pacifique. Faute de suivre la même voie, l'Europe continentale risque de se déchirer vainement au profit des grandes associations de peuples qui se fortifient à l'Extrême-Orient et à l'Extrême-Occident.

Notre continent a versé, pendant quelques années d'après-guerre, dans l'illusion que la période des luttes, des grandes formations de peuples, était terminée. Sous l'empire des enseignements d'écoles qui s'imaginaient que le monde entier aspirait encore aux directions européennes, des juristes mirent en formules identiques les lois internationales des diverses parties du globe, sans s'apercevoir que l'Asie et l'Amérique quittaient de

plus en plus l'alignement, et que, même en Europe, tous les pays ne marchaient point du même pas.

Ce n'est pas en tout cas à l'allure de l'Angleterre du XX^e siècle que marche le Japon, mais bien à son allure du XIX^e. S'il arrive jamais à s'entendre de gré ou de force avec les diverses fractions de la Chine, comme il s'est entendu avec la Corée et le Mandchoukouo, pour former une société de nations jaunes, alors, imitant la sagesse et la modération des Etats-Unis d'Amérique et des Etats-Unis britanniques, il reviendra peut-être aux idées de pacification générale, si chères aux pays qui n'ont plus rien à gagner par la guerre. L'Extrême-Orient n'en est pas encore là. Notre siècle est plus que jamais la période des grandes conceptions continentales. Les peuples cherchent avec raison à les réaliser au prix du moins de sang possible. Mais de tout temps ils ont eu des avertissements venus de haut, qui leur ont rappelé la vérité que Léopold II développait avec tant d'autorité devant les Belges, dans son fameux discours de 1887, à Bruges : « La vie des nations est un combat : c'est le décret divin. »

JOSEPH MÉLOT,
Ministre plénipotentiaire.

En quelques lignes...

Thomas Masaryk

Avec l'ancien président de la République tchécoslovaque disparaît une des grandes figures de notre époque. On a pu dire de Masaryk qu'il était — simplement — un révolutionnaire qui a réussi. Il nous souvient même de l'avoir entendu comparer au Dr Borms. Le parallèle historique est un genre tout aussi faux que le parallèle littéraire.

En réalité, quand il dénonçait, vingt ans avant la guerre, la politique pangermaniste des ministres de Vienne, le jeune député tchèque avait conscience d'appartenir à une communauté ethnique qui n'avait rien à espérer de la dynastie des Habsbourg. Que l'Autriche-Hongrie fût une mosaïque d'Etats et de peuples, tout le monde en était persuadé, à commencer par un Berchtold. La mystique de la langue n'avait rien à voir dans l'activité de Thomas Masaryk. S'il fallait lui trouver des répondants, nous les irions plutôt chercher du côté de la Pologne. D'autre part, la création, sur le front russe, des légions tchécoslovaques, qui se refusaient à combattre pour l'Autriche, n'a rien de comparable, au point de vue de la morale patriotique, avec l'œuvre de désertion que certains de nos activistes menèrent dans les tranchées belges.

Ce qu'il faut noter, c'est les origines modestes du créateur de la Tchécoslovaquie. Fils d'un cocher, Thomas Masaryk dut se livrer à d'humbles besognes d'apprenti serrurier, puis de forgeron, avant de pouvoir compléter son instruction primaire. Le curé du village s'intéressa au jeune garçon. L'aventure est d'autant plus piquante que Masaryk, tout comme son disciple et successeur Benès, ne laissera pas le souvenir d'un cagot. Tout au contraire! M. Edouard Herriot n'est décidément pas le seul à battre sa nourrice. Il est vrai d'ajouter que le maire de Lyon se flatte de verser des pleurs attendrissants sur les giroflées du presbytère où il déclina *dominus*.

Masaryk avait mis les bouchées doubles. A l'âge de trente-

deux ans il enseigna la philosophie à l'Université de Prague. Nous voici donc, une fois de plus, dans la République des professeurs. Sectarisme pas mort!

La Tchécoslovaquie mettra le président défunt dans son Panthéon national. Elle lui doit — très probablement — l'existence. Mais peut-être que Thomas Masaryk meurt à temps... De toutes les jeunes démocraties qui s'éveillèrent sur les ruines de l'Ancien Régime (on parle du régime d'avant 1914), celle que fonda Masaryk est demeurée la plus fidèle à cet idéal « de gauche » dont Benda prétend qu'il monopolise la vertu de justice. La France du Front populaire s'est rapprochée de cet allié complaisant. Et Prague a fait des coquetteries à Moscou. Cependant, à deux pas d'une frontière qui devrait être bien gardée, les légions du Führer défilent au pas de parade...

Quatre-vingt-sept ans; une patrie restaurée; des nuages du côté de l'aiglon; et cet axe Rome-Berlin : Thomas Masaryk a décidément bien choisi l'heure du repos.

L'Espagne d'Auguste

Tandis que Rome fête avec solennité le bimillénaire d'Auguste, les légionnaires des « Flèches noires » et de ce général qu'on a surnommé « Barbe électrique » retrouvent, sur les pics asturiens, la trace avec le souvenir des soldats qui portèrent leurs aigles victorieuses à travers toutes les Espagnes.

L'histoire de la conquête commence avec les guerres contre Carthage. César devait ajouter à l'*Hispania citerior* et à l'*Hispania ulterior*, divisées par le cours de l'Ebre, la province de Lusitanie, ou le Portugal d'aujourd'hui. Il appartient à Auguste de réduire par les armes la Galice, les Asturies et ces rivages cantabriques où requetes, franquistes et volontaires italiens fraternisent, depuis quelques semaines, dans le sacrifice et dans la victoire. Plus tard, sous Dioclétien, on comptera, en Espagne, sept diocèses impériaux. Il faudra l'invasion des Vandales, des Alains et des Suèves (au Ve siècle) pour mettre fin à l'hégémonie romaine.

La toponymie espagnole a, d'ailleurs, gardé — très profondément — l'empreinte de la *gens togata*. Sarragosse continue la colonie *Caesaraugusta* (dont on a fait *Cesaragosta*, *Cesarausta*, *Saragozza*). Merida, au nord-Ouest de Badajoz, ne conserve qu'une partie du nom de la colonie dite *Augusta Emerita*. Au témoignage d'Isidore de Séville et sur la foi des monnaies et inscriptions, cette cité avait été fondée par des vétérans « émérites » de la Ve et de la Xe légion. Enfin, pour ne pas alourdir cette énumération, rappelons que la province de Léon ne doit pas son nom à un « lion » plus ou moins fabuleux, mais — tout simplement — à une corruption du mot latin *legio* : c'est sur son territoire, en effet, que campa la VII^e légion de l'empereur Galba.

Suite au précédent

La caractéristique de l'*Hispania* romaine a toujours été la distinction, la pureté du langage. Ces peuplades de montagnards celtibères avaient opposé aux conquérants une résistance farouche. Mais, le *vexillum* une fois reconnu, la pénétration des esprits fut aussi rapide que décisive. Il suffit de feuilleter le second volume in-folio du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, où se trouvent réunis les documents provenant de l'Espagne romanisée, pour se rendre compte de l'élégance du latin importé dans la péninsule ibérique. Plusieurs écrivains qui figuraient encore au programme dans nos classes d'humanités anciennes sont, d'ailleurs, d'origine espagnole.

Nous avons évoqué, dans notre écho précédent, ces invasions germaniques qui déferlèrent par delà la barrière des Pyrénées.

En réalité, les Vandales se montrèrent moins destructeurs qu'on ne le pense communément : nous avons affaire, en somme, à une de ces fausses réputations qui sont la monnaie courante de l'histoire des peuples... et des individus. Les vrais ennemis de la civilisation romaine en Espagne, ils venaient d'Orient, le long des rivages africains. Le cimenterie au poing, la haine au cœur, les Arabes se proposaient d'anéantir, au profit du Croissant, les croix sur les églises et les aqueducs dans la sierra. Une fois de plus, les Espagnols luttèrent en héros. A l'abri de leurs rochers abrupts, ils défièrent, au sein même de la Castille, les cavaliers enturbannés, sectateurs de Mahom.

Et les philologues nous expliquent, aujourd'hui, que, si les dialectes espagnols sont moins différenciés que ceux d'Italie ou de Gaule, par exemple, c'est que les circonstances héroïques et historiques de la guerre contre les Maures ont obligé les irréductibles fils des Celtibères à vivre, serrés les uns contre les autres et autour de leurs étendards, d'une sorte de symbiose propice à l'unification du langage parlé.

Machines à sous...

Le Gouvernement français vient de les interdire. Au nom de la démocratie bien plus que de la morale. Car il vous est encore loisible, si vous vous appelez l'Aga Khan ou le baron de Rothschild, de risquer un banco de 500 louis à Monte-Carlo ou à Deauville; tandis que le mécano en salopette ne pourra plus dilapider, franc par franc, jeton par jeton, sa quinzaine... et le reste, devant cet appareil diabolique dont les chiffres tournent toujours, semble-t-il, à contretemps.

A contretemps? Pas pour tout le monde. D'une enquête menée dans le milieu très spécial des « placeurs » de machines à sous, il résulterait que la recette quotidienne d'un attrape-gogos, chez le mastroquet du coin, s'élève à quelque chose comme 500 francs. Le racket s'en était mêlé : cette industrie très américaine qui consiste à exploiter les exploités, à mettre en coupe réglée la bourse de ceux dont le plus avouable métier est de vider la poche d'autrui.

Que la fièvre des pronostics, jeux de hasard, coups de dés, paris aux courses ait encore monté d'un degré depuis quelques mois, il suffit, pour s'en convaincre, de voir le « champignonnement » de ces agences dites hippiques, où des receveurs de tram et des garçons de café dits sportsmen engloutissent le plus clair de leur salaire journalier.

Il fut un temps où l'Etat, se drapant dans sa pudique majesté criait raca sur les bénéfices clandestins. Mais la roue de la Fortune a tourné du côté du Bois-Sauvage. Si nos gouvernants piquaient une crise de vertu, quelle rigolade, mes aïeux!

...Et machines à voter

Nous voterons bientôt — vous, moi, tout le monde — à l'électricité. Un ingénieur français a mis au point le système. Le jour du scrutin, on ne vous remet plus, d'un geste qui se voudrait auguste, le bulletin plié comme l'addition du maître d'hôtel : l'assesseur qui, de préférence, devra être choisi dans la corporation des électriciens vous conduit devant un tableau. Manettes d'ébonite. Lampes de toutes les couleurs. Ampères et volts. Le continu et... l'alternative.

Cruelle alternative! Presserez-vous le bouton de M. Louis Piérard, ou abaisserez-vous le levier qui commande le destin électoral de M. Vindevogel?... La fantaisie se meurt. On ne reverra plus, perdu entre les isolements, le contribuable conscient et octogénaire qui redoute la tremblote au moment du coup de

tampon. Plus de ces inscriptions vengeresses qui, en travers du bulletin qu'elles annulent, réjouissaient les mânes de Cambronne!

Le progrès nous abêtit, vous dis-je. Il simplifie à ce point le rituel de l'existence que nous finirons par nous mécaniser dans ce « meilleur des mondes » qu'évoquait l'ironiste Huxley. Mais chez Huxley, du moins, il reste un homme, un sauvage : celui-là-lit-Shakespeare.

Notes de voyage⁽¹⁾

27 mai.

Tirana, Elbassan. Nous traversons ensuite un pays de montagnes, dont la plus haute atteint 1.978 mètres. Parfois les ponts ont été emportés et nous devons engager la voiture dans la rivière. Nous roulons tantôt à du 40 (c'est la vitesse qu'il est interdit, et d'ailleurs impossible, de dépasser en Albanie), le plus souvent nous faisons du 10. Il nous arrive à P. 1, P. 2 et moi de devoir descendre pour décharger la voiture et de marcher dans l'eau pour rechercher les endroits guéables où l'auto s'engage sur nos pas.

Le soir, qui tombe ici une heure et demie plus tôt qu'en France, nous surprend dans un petit village, non loin du lac d'Ohrid, à 8 lieues de la frontière albano-macédonienne, fermée en ce moment. Il pleut. Craignant, si nous continuons, de passer la nuit dehors, nous demandons par signes où nous pouvons coucher. Un gendarme — il en y a partout en Yougo-Slavie et en Albanie, et tous ont mission de relever les numéros des très rares autos qu'ils rencontrent — va quérir l'hôtelier de l'endroit, qui nous mène dans sa « cravate ». C'est le nom des bouges qui servent là-bas d'auberges.

Un bâtiment isolé, d'aspect misérable, composé, au rez-de-chaussée, de deux pièces contiguës : salle à manger et cuisine. A l'étage, où l'on monte par une échelle pourrie appuyée au mur extérieur, le dortoir. La cuisine ressemble à une forge d'alchimiste enfumée; dans la salle à manger, sur les murs aux pierres mal rejointoyées, pendent ça et là une affiche de l'Exposition coloniale de 1930, des réclames pour voitures américaines, etc. On marche sur la terre battue, dans du mouillé. Un bon chien est là comme chez lui, et notre hôte, aux nippes sordides, jette sur le sol ce qui reste dans les verres et les carafes. C'est cependant un bon homme et qui veut nous bien traiter. Mes compagnons, gens distingués qui n'ont jamais rien vu de si sale, sont ravis de ce pittoresque. Pour ma part, j'ai souvent pénétré dans les étables des Ardennes et je suis moins étonné et emballé.

L'homme nous sert du pain, des sardines, des os de mouton où adhèrent des débris de viande coriace, de la bière. Affamés, nous avons vite fait disparaître tout cela. Il apporte ensuite du café turc. C'est bon, mais c'est maigre. Si on allait faire des recherches dans la forge d'alchimiste? Soulevant le couvercle d'une marmite, nous découvrons de la vieille soupe coagulée, des œufs dans un panier, du beurre dans un seau, du fromage, etc. L'hôte ranime ses feux et nous recommençons à manger. De nouveau, café turc, genièvre albanais, puis nous grimpons à l'étage.

Une pièce avec, pour tout ameublement, trois divans de planches sur lesquels est clouée une paille dure comme du bois.

(1) Voir *Revue catholique* du 10 septembre.

*La chaudière
d'avant-garde
au-to-ma-tique au petit charbon*

M A X I M U M
de CONFORT et
d'ECONOMIES...

... GRACE
à la chaudière



EN FONTE, SANS GRILLE

DEMANDEZ NOTICE ET TOUS RENSEIGNEMENTS
A VOTRE INSTALLATEUR DE CHAUFFAGE CENTRAL

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ET DE VENTE :

CÉRAC S. A., 48, Boul. Adolphe Max, Bruxelles

Visitez l'Italie

Pour les lettres de crédit et pour les chèques touristiques.

Pour les bons d'hôtel à prix fixe.

Pour les billets de chemin de fer avec réduction.

Pour tout voyage individuel et collectif.

Pour tout renseignement sur l'Italie.

Adressez-vous

à la

C. I. T.

Agence officielle des Chemins de fer italiens de l'État

BRUXELLES

42, boul. Adolphe Max

Tél. 17.99.10

HOMMES D'ÉTAT

TROIS VOLUMES

PARAISSANT SOUS LA DIRECTION
DE MM. A. B. DUFF ET F. GALY

POSTFACE par LUCIEN FEBVRE

SÉRIE D'ESSAIS

sur la pensée, la technique et les réalisations
politiques de 18 gouvernants de tous les temps

18 ILLUSTRATIONS EN HÉLIOGRAVURE

Chaque volume relié : 80 frs

Les trois volumes : 200 frs

Desclée De Brouwer et C^{ie},

22, Quai aux Bois, Bruges

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros : **E^{II} GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

H-n'y a ni draps ni couvertures. Pour les nécessités nocturnes il y a les montagnes environnantes. P. 1 et P. 2 continuent d'être enthousiastes. P. 3, le plus jeune d'entre nous, à qui échoit de devoir coucher par terre, commence à se dégonfler. Moi, je suis d'assez méchante humeur: je déclare que ces sortes d'aventures, je préfère les lire dans les « récits des voyageurs » plutôt que de les vivre moi-même, je répète qu'on aurait dû quitter Tirana plus tôt. J'ajoute... On me fait taire... Nous nous étendons tout habillés sur ces grabats où tant de vieux musulmans ont laissé leurs puces. Bien calé dans ses bourrelets de graisse, P. 2 dort comme un sonneur et ronfle que c'est merveille. P. 1 a plutôt un sommeil apologetique: il fait celui qui dort, pour prouver aux ronchonners qu'on peut dormir dans une cravate. P. 3, malheureux, se tourne et retourne sur le parquet... Moi, je compte les heures et les divers ronflements de P. 2: il en a neuf, absolument distincts, le pendard!... Vers minuit, je vais dans la montagne. P. 1 grogne. N'ai-je pas le droit d'aller dans la montagne? La nature est grandiose et recueillie. Seuls, les accès de toux d'un berger enrhumé (ou tuberculeux) viennent rompre le grand silence solennel. Il pleut de nouveau. Je rentre. P. 3, assis sur le parquet, se gratte... Je m'assieds à ses côtés et nous parlons à mi-voix, pour tâcher de nous consoler. P. 2 ronfle de plus belle. Mais P. 1, le dormeur imaginaire, nous enjoint d'aller bavarder dehors... La pluie nous force à nous réfugier dans l'auto. Quand donc fera-t-il jour? Il y a un appareil de T. S. F. dans l'auto; nous prenons Milan ou Moscou. Mais déjà P. 2, passant la tête par la lucarne, nous traite d'assassins et veut que nous allions faire notre musique plus loin. Nous n'osons démarrer: le propriétaire de la cravate pourrait croire que nous voulons partir sans payer et décharger dans notre direction son grand fusil...

4 heures: impression inoubliable. Une frange de lumière pâle borde les nuages à l'orient. Le soleil va se lever bientôt. Nous avons rejoint notre couche où peut-être, enfin, trouverons-nous le sommeil, quand, tout à coup, du haut d'un minaret lointain, la voix du muezzin s'élève: « Allah est grand. J'atteste qu'il n'y a de Dieu qu'Allah... Adorez-le!... » La voix s'éloigne où se rapproche selon que le muezzin se déplace sur son balcon circulaire pour lancer aux quatre points cardinaux l'appel à la prière. Les larmes vous montent aux yeux d'entendre ainsi, sortant d'une poitrine humaine et tombant des nues, cette adjuration fraternelle.

La voix des cloches d'occident paraît un peu glacée et mécanique auprès de ce cri d'homme qui vient à la fois de la terre et du ciel et semble mettre la nature entière en état de grâce et de prière. Il faut tomber soi-même à genoux et s'unir du fond du cœur à ce frère inconnu qui vous invite à adorer...

En grand poète, Mahomet a compris que la voix humaine est ce qu'il y a de plus propre à toucher l'âme humaine; et après quatorze siècles, cette solennelle adjuration qui, cinq fois le jour, du haut des minarets, s'adresse aux hommes en proie à leurs plaisirs ou à leurs souffrances, garde encore sa vertu d'émotion religieuse.

La nuit se termine avec le chant du muezzin. Le soleil s'est levé. La ruche humaine se réveille. Le travail reprend. Au loin on entend le bruit des charrettes sur les rocailles du chemin et les sonnailles des troupeaux qui partent dans les montagnes. Personne de nous quatre ne songe plus à dormir...

* * *

28 mai.

6 heures: frontière albano-serbe. Douane albanaise établie dans une pauvre maison où, au-dessus de la porte, est écrit, en

lettres grossières, à la chaux: *Dogana*. Des peaux de lapins (ou de chats) séchent dans le corridor. Tout est sale et puant. Les douaniers arrivent en se frottant les yeux; ils sont en manches de chemise et en pantoufles; courtois et serviables comme tous les Albanais, ils nous offrent du tabac et des cigarettes, mais nous sommes incapables d'échanger le moindre propos. A nous quatre cependant, nous savons le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, le latin et le grec; mais cela ne suffit pas pour se faire comprendre dans les campagne d'Albanie et de Yougo-Slavie.

10 heures: Monastir.

Puis viennent des épreuves sans nombre: ponts coupés, routes en construction qui se perdent dans des marais, tours, détours et retours. En Albanie nous n'avons pas vu un seul poteau indicateur: ici nous en rencontrons parfois, mais les inscriptions sont en caractères cyrilliques indéchiffrables. Nous croisons un cortège qui porte en terre une jeune fille, couchée parmi les fleurs, dans son cercueil ouvert. P. 3, qui dort au volant, exige qu'on lui raconte des histoires drôles qui le fassent rire et le réveillent.

Vers 14 heures, nous trouvons un « hôtel » (on dirait l'annexe d'une vacherie) où l'on nous sert une sorte de viande qu'on prendrait pour du chien et qui ne passe pas.

Après-midi, en Macédoine: nous longeons la frontière grecque, traversons le Vardar à 50 kilomètres de Salonique; pays souvent désert, toujours chaotique et merveilleux, lumière adorable. Nous prenons une route stratégique qui suit la crête des montagnes: construite pendant la guerre, elle n'est plus entretenue depuis, s'effondre par endroits, aboutit à une rivière vaseuse qu'heureusement l'auto parvient à traverser à gué. Gros villages entièrement détruits (par les Turcs en 1912? par les Alliés en 1917?) où plus une âme n'habite: des centaines de cigognes perchent sur les pans de murailles et les cheminées éteintes. Impression d'infinie tristesse.

La nuit est venue. Panne de lumière. Nous roulons dans le noir. Mais l'horreur des « cravates » nous pousse à avancer toujours. Joie, joie! Les lampes d'une gare apparaissent au loin. C'est Veles, où nous trouvons un lit avec des draps et le moyen de nous laver.

* * *

29 mai.

Uskub-Kriva-Palanka: c'est le marché où les naturels, en costumes colorés et charmants, apportent les produits de leurs montagnes et leurs puces.

Nous recueillons un certain nombre de ces dernières et un gros douanier de 120 kilos, dans la voiture, puis nous grimpons vers Kustendil, la frontière serbo-bulgare, par une route soi-disant « internationale », mais qui n'est guère bonne que pour les chèvres.

Les formalités sont longues aux frontières de ces pays: déclaration des devises étrangères, épiluchage de la liste des suspects, contrôle des passeports, inspection de la voiture et des bagages; et les préposés y mettent d'autant plus de temps qu'ils ont rarement l'occasion de montrer leur savoir-faire et de se débrouiller les doigts. Pendant que P. 1 et P. 2 se débrouillent avec les employés, nous faisons, P. 3 et moi, une sieste d'une heure, face au mont Ruen, qui a 2.227 mètres de haut.

18 heures: à Radomir, un gendarme bulgare nous arrête. Misère! Le triptyque de la voiture a été oublié sur le bureau du douanier de Kustendil. On nous mène au poste où, faute de pouvoir nous faire comprendre, nous attendons, pendant deux heures, entre dix gendarmes, l'arrivée d'un électricien qui parle français et obtient notre délivrance. Nous irons à Sofia où le triptyque nous sera expédié par la poste.

Dimanche 30 mai.

Sofia : procession de la Fête-Dieu dans la chapelle des Capucins; visite des belles églises orthodoxes. Dans la cathédrale Saint-Alexandre Nevsky, rencontre d'une petite religieuse bretonne qui nous explique toute la politique bulgare, le caractère du Roi et de la Reine ainsi que l'organisation de l'Eglise nationale; nous la reverrons peut-être à Paris, dit-elle, car elle compte venir à l'Exposition. En sortant, nous croisons un cortège dont les participants, hommes et femmes, arborent la croix gammée. Tous les Bulgares avec qui nous parlons sont germanophiles. Plusieurs se plaignent de devoir payer 2.000 levas (650 fr. fr.) par an pour pouvoir user d'un briquet. Le triptyque n'arrive pas.

31 mai.

12 heures. Le triptyque arrive. Nous partons pour Belgrade. Route « internationale » qui, aux approches de la frontière yougo-slave, se change en simple piste.

16 heures, Dragoman : A la douane, P. 1 constate avec horreur que sa valise est restée dans le hall de l'hôtel. Justement l'Orient-Express est en gare : il y monte pour retourner à Sofia. Il nous rejoindra à Nis.

1^{er} juin.

Nis : P. 1 est revenu bredouille. Sa valise a pris la direction de Constantinople, emportée par une croisière qui l'a jointe à ses bagages.

En approchant de Belgrade on a l'impression de rentrer en Europe : c'est l'ancienne Serbie, infiniment mieux équipée que tous les pays : Croatie, Bosnie, Herzégovine, Monténégro, Macédoine, etc., enlevés à l'Autriche-Hongrie par la Yougo-Slavie.

12 heures, Topoia : sur un pic qui domine la vaste plaine se dresse une église neuve, construite et ornée à la mode byzantine, d'une richesse inouïe, où reposent les membres de la famille royale. C'est le haut-lieu national de la Yougo-Slavie. On y a ramené le roi Alexandre, assassiné à Marseille. Pour m'empêcher de m'émouvoir devant son tombeau, quelqu'un me raconte qu'étant prince héritier Alexandre trempa en 1914 dans le meurtre de Sarajevo et qu'étant devenu roi il persécuta tant qu'il put les Croates catholiques. Je lui réponds que je n'y suis pour rien, que nous saurons, lui et moi, que penser de tout cela au Jugement dernier, et qu'en attendant on peut toujours dire une prière pour ce malheureux.

15 heures : Belgrade : c'est une très belle ville, pittoresquement bâtie au bord du Danube et qui prend tournure de grande capitale. Mais il fait une chaleur d'étuve; il y a beaucoup de belles villes sur la terre et nous en avons déjà tant visitées. Nous repasserons! Et puis, à la rigueur, nous pourrions toujours dire que nous l'avons vue.

Nous roulons dans la direction de Zagreb et traversons un morceau de la plaine hongroise, annexé par les Serbes. Pays gracieux et fraternel : belle race humaine, beaux petits chevaux (les poulains caraçolent autour de leurs mères qui tirent les légers chariots à ridelles où toute la famille paysanne est installée), innombrables oies, cochons noirs frisés qui courent en liberté, comme les poules dans les villages français. A la nuit tombante, nous cylindrons quelques oies dont les os craquent comme des branches sèches, et nous tuons un cochon qui casse notre pare-choc et est projeté dans le fossé.

2 juin.

Novi-Sad, Osijek, Zagreb (anciennement Agram).

3 juin

Pendant que mes compagnons visitent et étudient la ville, je lis le guide et me repose. Quand je rentre en moi-même, il me faut reconnaître que je suis vite rassasié des villes et des musées.

Cette accumulation de pierres et de toiles me donne l'impression cacophonique de plusieurs symphonies entendues en même temps... Un descendant de paysans ardennais a-t-il d'ailleurs été mis au monde pour tout connaître? Et puisqu'il n'a pas fait vœu de voir tous les chefs-d'œuvre des hommes, vaut-il pas mieux qu'il suive sa pente et s'arrête quand il sent venir la saturation? Certains me disent que c'est paresse. D'autres que c'est impuissance. J'éclaircirai tout cela plus tard.

En attendant nous filons sur Bled (Slovénie) et Villach (Autriche).

4 juin.

Adieux à cette Yougo-Slavie qui est bien la plus bizarre marquerie de peuples qu'on puisse imaginer. On n'arrive pas à croire que cette disparate puisse être solide et définitive.

5 juin.

Villach-Salzburg-Munich : la *Bierhalle* est une sorte d'abreuvoir colossal où des milliers de personnes viennent chaque soir s'emplir de bière. Les mesures sont d'un litre, sortes de hauts pots de grès à deux anses qu'on va soi-même rincer dans une vasque, après usage. Combien un homme moyen peut-il en avaler de suite? Une dizaine, une vingtaine? Debout à côté du robinet, j'observe de douces et timides jeunes femmes qui viennent laver leur pot pour la sixième ou septième fois. Outre les saucisses chaudes et les saucissons froids, on vend aussi, pour stimuler la soif, des navets crus taillés en accordéon et abondamment saupoudrés de sel fin. Dans les campagnes ardennaises, par temps humide, il y a des vaches qui se gonflent de trèfle jusqu'à tomber mortes, le ventre éclaté et les pattes en l'air. Ici, aucun ventre n'éclate, personne ne meurt; quand ils n'en peuvent plus, les buveurs s'assoient par terre et dorment contre un mur ou une colonne pour reprendre des forces... Mais les comparaisons empruntées à l'ordre animal sont insuffisantes. Il faut plutôt penser à un gros tonneau monté sur roues qu'un paysan ivre essaierait de remplir à une fontaine publique. Il pompe, pompe toujours, pompe pendant des heures. Cependant le tonneau ne déborde pas, car la bonde est ôtée... A la « bierhalle », point d'ivrognes ni d'inondation, mais une continuelle procession de buveurs et de buveuses qui, en rangs pressés, se dirigent, recueillis, vers les lavabos, et s'en reviennent, épanouis, prêts à de nouveaux exploits. Et c'est le même peuple qui fait de si belle musique, qui la comprend si bien et l'exécute avec une perfection qu'on ne trouve nulle part ailleurs!...

Munich est aussi la Mecque du national-socialisme. Proche de la Maison Brune, berceau de l'hitlérisme, il y a, sur une esplanade bien dégagée, deux temples jumeaux à colonnades qui se font vis-à-vis. On y accède par de larges escaliers en haut desquels des soldats figés sont au garde-à-vous. C'est un défilé continu d'hommes, de femmes et d'enfants qui montent et descendent en silence. Arrivés sur le péristyle, les pèlerins saluent de la main tendue en se penchant vers les cercueils de pierre allongés sur deux rangs, au fond d'une crypte ouverte. Puis ils se recueillent longuement devant les tombeaux des martyrs. Là reposent, en effet, les corps des compagnons d'Hitler qui tombèrent aux temps héroïques de son mouvement naissant. Chaque temple en contient huit, si j'ai bien compté. A mes côtés, un gros instituteur boiteux raconte à ses jeunes élèves, d'un ton religieux,



la bonne Enseigne

AU TEMPS jadis, la « bonne enseigne » signalait aux passants un artisan consciencieux, fabriquant des produits de choix.

De nos jours, cette référence se trouve dans l'étalage, sous forme de bons produits.

Vous reconnaîtrez donc un commerçant désireux de soigner les intérêts de ses clients en leur fournissant ce qu'il y a de meilleur, aux gros bâtons de Superchocolat « Jacques » à un franc, qui font l'orgueil de sa vitrine.

Au temps présent, la « bonne enseigne » est une boîte de...



JACQUES
SUPERCHOCOLAT

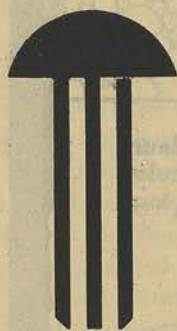
ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

P. Deramaut & R. Fauchille

Succ. Paul DERAMAUT

LE SPÉCIALISTE DU CACHE-RADIATEUR

SES MEUBLES COMBINÉS INÉDITS



Tablettes de Radiateurs

A DÉCANTATION DE POUSSIÈRES

A HUMIDIFICATION D'AIR

FERRONNERIE D'ART.-TRAVAIL ARTISTIQUE de la TOLE

Exposition et Bureaux: 6, rue Moretus, Bruxelles - Tél. 21.57.83

la glorieuse légende. Ce rite, paraît-il, fait partie de la formation scolaire des enfants du Reich.

* * *

5 juin.

Munich-Augsbourg-Tubingue-la Forêt-Noire.

Autant que j'en puis juger (ce qui n'est peut-être pas beaucoup dire), Hitler est vénéré et aimé de son peuple. P. 3 et moi nous emportons de ce pays la même impression générale qu'il y a deux ans, quand nous parcourûmes l'Allemagne de Dresde à Berlin et de Berlin à Aix-la-Chapelle : celle d'un ordre exemplaire, d'une immense ruche s'adonnant à un travail joyeux, de tout un peuple livré à l'espérance et à l'exaltation. S'il y a des mécontents, ils se cachent bien et se taisent mieux encore. Ce que les journaux français racontent des privations allemandes n'apparaît nulle part. On ne rencontre ni chômeurs ni mendiants, et les visages ne portent aucune trace d'abstinence. Les gens sont encore suffisamment gros et gras, du moins à mon gré. En Italie, on ne jurerait pas que tous mangent à leur faim. En Yougo-Slavie, les ouvriers et les paysans sont couverts de loques. Ce n'est pas le cas en Allemagne.

Les juifs ont-ils disparu ou ne sont-ils plus un danger ? En 1935, tous les villages étaient remplis de grandes inscriptions antisémites : « Celui qui achète chez les juifs est un traître. » « Le juif est plus dangereux que la peste. » « S'il tient à ses os, que le juif ne se hasarde pas par ici. » « Le juif est pour l'Allemand un étranger et un ennemi. » « Les juifs qui entrent dans ce village doivent savoir qu'ils y viennent à leurs risques et périls. » Etc. Sauf exceptions, ces inscriptions ne se voient plus.

Dimanche 6 juin.

Strasbourg-Paris-Grand-Bourg.

Processions villageoises de la Fête-Dieu. Monotones paysages de Lorraine, thèmes indigents d'où Barrès tira de si somptueuses musiques. Dans les champs des paysans travaillent, associant injustement les chevaux et les bœufs à leur péché. Pauvres bêtes !

On rentre, la tête emplie de belles images qui serviront aux jours de disette intérieure.

OMER ENGLEBERT.

Les travaux du IX^e Congrès International de Philosophie

Le IX^e Congrès international de Philosophie s'est déroulé sous le signe de Descartes. Le troisième centenaire du *Discours de la Méthode* en a été le prétexte. En fait, on a relativement peu parlé de Descartes. Sur plus de trois cents communications présentées au Congrès, moins de cinquante ont été groupées sous le titre général d'*Etudes cartésiennes* (1). Quelques-unes seulement ont une allure strictement historique. Mais si l'ombre de Descartes de 1637 n'a guère été évoquée, en ce IX^e Congrès de Philosophie,

(1) Les rapports du Congrès ont été édités avec beaucoup de soin par la Maison Hermann et C^{ie}, 6, rue de la Sorbonne, Paris. Douze fascicules copieux, d'un maniement très facile, les rassemblent suivant un plan déterminé. Le prix moyen de chaque volume est d'environ 20 francs.

celui-ci mérite bien son nom de Congrès Descartes. C'est autour du cartésianisme, tel qu'il s'est fixé, après une longue évolution, dans la philosophie contemporaine, que se sont cristallisés les rapports.

Il est manifeste que nous assistons de nos jours à une vaste crise de la philosophie, plus importante peut-être pour le destin de l'humanité que la crise morale et surtout que la crise économique. Et comme la philosophie actuelle est chargée jusqu'au moindre de ses replis d'un potentiel cartésien invisible qui organise tout son déploiement, on peut se demander si le cartésianisme n'est pas responsable de la désorganisation de la pensée et des convulsions de l'esprit. L'histoire de la philosophie ne peut que confirmer la légitimité d'une telle question. Certes la pensée humaine a connu d'autres crises. Il y a eu, au V^e siècle avant le Christ, la crise de la physique grecque et de la sophistique, que Socrate dénoua. Il y a eu, au XIII^e siècle, la crise de l'Aristotélisme que le génie de saint Thomas surmonta. Il y a eu l'immense remous provoqué par l'apparition du cartésianisme lui-même. Tous ces événements ont eu une ampleur identique, et la crise actuelle ne les dépasse pas en volume : en matière de culture, l'échelle importe peu. Ce qui différencie profondément le spasme contemporain, c'est son aspect qualitatif. Or, Descartes est précisément à l'origine de cet aspect nouveau. Les crises antérieures étaient extra-philosophiques, elles avaient été le point ultime, l'aboutissement de phénomènes sociaux, comme au V^e siècle (1), ou d'un conflit, latent depuis plusieurs générations, et qui intéressait les connexions vitales existant entre philosophie et religion, comme au XIII^e siècle. Avec Descartes, la crise s'installe à demeure et d'une manière endémique dans la philosophie elle-même; elle ne se résout pas, car son origine est spécifiquement philosophique. Pour la première fois, dans l'histoire de la pensée, l'objet même de la philosophie est mis en question, la pensée se substituant à l'être. Voilà, dit-on couramment, le centre d'épanouissement du système cartésien et de la philosophie moderne qui en dérive; voilà, ajoute-t-on, le lieu de naissance de la crise contemporaine qui prolonge la crise cartésienne. Ce lieu commun est exact. Mais il ne souligne pas suffisamment la spécificité de la perturbation cartésienne. Avec Descartes, la philosophie s'isole : « Je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle », note le *Discours*, « où j'avais tout loisir de m'entretenir de mes pensées. Entre lesquelles, l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces, et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé ». Il y a là beaucoup plus qu'un simple réflexe d'individualisme ou qu'un acte de rébellion contre l'autorité de la tradition : *Descartes demeure seul avec ses pensées*. En ce petit fait concret, toute une révolution dans le *modus vivendi* du philosophe et de la philosophie se trouve enclose. Avant Descartes la philosophie s'alimente à la vie universelle, elle est l'achèvement d'une vision du monde où, par de multiples canaux, toutes les connaissances possibles viennent s'intégrer. Le philosophe pense en contact intime avec la nature, avec la science, avec la foi, avec l'art, avec la société. Pour Descartes, la philosophie est un point de départ, un système qui s'élabore dans la solitude : « Je fermerai mes yeux, je boucherai mes oreilles... » L'image cartésienne de l'arbre de la sagesse dont la racine est figurée par la philosophie, est suggestive à cet égard. La vie cachée de Descartes ne l'est pas moins.

Il en résulte que la philosophie va constituer une sorte d'énorme hypostase abstraite, antérieure à tout contact avec le réel, et

(1) La preuve en est dans la condamnation à mort de Socrate, dans l'importance de la philosophie politique au centre du système platonicien, et dans le fait que la physique présocratique a été presque complètement résorbée dans la philosophie postsocratique.

animée d'un impérialisme logique insatiable. Le dualisme cartésien de l'âme et du corps prend ici toute sa signification, ainsi que le doute universel. Le philosophe n'est plus désormais qu'une chose qui pense, une *res cogitans* engloutie dans sa *cogitatio*. Par un singulier choc en retour dont le sens nous paraît inépuisable, Descartes qui se flattait instaurer une philosophie libre de toute influence dogmatique, inaugure l'ère du dogmatisme philosophique le plus intransigeant. Car enfin, si la philosophie est première dans l'ordre de la découverte, tout en gardant secrètement ce vieux désir, qui tient à sa nature, d'être une explication totale du monde, elle exercera sur les choses une véritable régence despotique. Commence alors ce que nous avons appelé ailleurs la dictature de la logique sur le réel. En chaque philosophe sommeille un apprenti dictateur. Bien plus, nous assistons au divorce du philosophe et de la philosophie : la pensée isolée s'enivrant de ses propres créations, les subit passivement. Les idéologies naissent. Nous en sommes-là.

* * *

Ce long préambule n'était pas inutile. Il situe le Congrès Descartes placé sous le signe du Philosophe au Masque : chaque philosophe se dissimule derrière sa philosophie, et s'incruste en quelque sorte en elle. L'impression la plus nette qui se dégage du Congrès est que les philosophes ne communiquent pas entre eux et que la philosophie s'est pulvérisée. Les différences individuelles qui existent entre les philosophes se sont transposées à l'intérieur de leurs philosophies respectives, et, par un étrange paradoxe, plus la philosophie a quitté la solidité du réel où siège l'individuel, plus elle s'est individualisée. On pourrait appeler, avec une certaine rudesse, cette situation un babélisme. Disons tout haut ce que chacun pense sans doute tout bas. Certes, nous ne nions nullement — la chose serait trop ridicule — le louable effort de compréhension mutuelle qui s'est manifesté sans conteste dans la savante assemblée : certaines discussions l'ont suffisamment prouvé. Nous nions encore moins la somme considérable de travail que représentent les communications et l'intérêt qu'elles offrent. Il en est peu qui se lisent sans profit. Notre constatation se place sur un autre plan : la philosophie ou plutôt les philosophies contemporaines ont accentué le mouvement centrifuge de la pensée cartésienne; elles ont perdu le sens de l'humain, de la communion dans une même idée de l'homme et dans une même réalité humaine; elles se sont déshumanisées, en s'individualisant et en se fermant sur elles-mêmes; elles se sont détachées du *sens commun*, voguant à la dérive, faisant le point au hasard des rencontres. Ne nous étonnons donc pas que les débats qui ont suivi les communications aient été pour la plupart parfaitement décevants et superficiels. On pourrait sans doute en rejeter la cause sur le nombre trop considérable des rapports, sur l'organisation en sections travaillant simultanément, sur l'absence de séances plénières organisées à l'entour d'un thème crucial. Le problème reste entier de savoir si ces circonstances ne sont pas précisément dues à l'état même que nous dénonçons. La preuve en est que le Congrès n'a pas révélé la présence d'écoles de philosophie : quiconque suit la production philosophique contemporaine pouvait le présager. Sans doute, les deux grands courants, idéaliste et réaliste, se sont-ils une fois de plus affrontés. Mais un courant ne fait pas une école. Pour notre part, nous le déplorons : une école instaure un esprit d'équipe, de collaboration. Les précédents Congrès étaient mieux fournis sous ce rapport : si un certain effritement s'y manifestait déjà à l'intérieur des groupes, on s'y entendait néanmoins sur le sens des mots, car chaque école possédait un vocabulaire commun, indice d'une communauté de pensée. Faut-il ajouter que l'école d'inspiration thomiste, pourtant large-

ment représentée (pour la première fois, croyons-nous, du moins avec cette ampleur), nous a paru assez dispersée? Là aussi on a dialogué entre philosophes, mais non pas entre philosophies.

Le cas de l'Ecole dite de Vienne doit être considéré à part. Son succès apparent, sa faveur auprès des « scientifiques » est précisément due à la cohésion qu'elle montre : le savant sait par expérience tout le prix de la collaboration. Visiblement, le groupe viennois a tenté de faire impression par un mouvement de masse : un coude-à-coude bien stylé rassemblait les philosophes qui en font partie sur les lignes philosophiques, anciennes ou nouvelles, actuellement à l'ordre du jour : le vieux problème cartésien et positiviste de la science unitaire, le problème plus récent, des rapports entre la logique et les mathématiques, le problème très brûlant de la causalité et du déterminisme, soulevé par la physique des quanta. Sous un aspect sévère, rigoriste et janséniste, l'Ecole de Vienne dissimule une foi naïve qui n'exclut pas, chez certains de ses tenants, comme M. Rudolf Carnap, une arrogance de philosophe en pleine crise de puberté. Malgré ses efforts, parfois intéressants, l'empirisme logique du *Wienerkreis* semble bien devoir rester en marge de la philosophie : réduire toute philosophie valable à deux schèmes, l'un vide : la logique, l'autre plein : la théorie du langage ou des « énoncés pourvus de sens », ramener toute connaissance au modèle de la physique et du calcul des probabilités, c'est fournir une bien maigre pitance aux esprits affamés de certitude. Si la certitude est le privilège des seules tautologies et de la logique formelle, il n'y a plus de philosophie. Avec modestie, M. Hans Reichenbach proposait, somme toute, au Congrès de se suicider. Il n'apparaît pas que cette motion ait été accueillie avec faveur.

* * *

Dirons-nous que le résultat de ces assises de la pensée a été nul? Ce serait outrecuidant. Si aucune tendance vivante n'a réussi à percer collectivement et à manifester une puissante originalité, si la phénoménologie ou l'existentialisme, pourtant encore pleins de sève, n'ont fait çà et là que de timides apparitions, si des philosophes aussi connus que Husserl, Heidegger, Jaspers et Gentile par exemple n'ont point présenté de rapport, sans que le vide causé par leur absence ait pu être comblé, si certaines communications pourtant fort importantes n'ont rencontré aucun écho, il reste que le Congrès, malgré son babélisme, a montré un sensible affaissement de l'idéalisme. Le thomisme, la philosophie catholique, le Cercle de Vienne, les savants qui ont pris la parole dans les sections où la science touche à la philosophie, sont en réaction contre l'idéalisme. Un des thèmes du Congrès, consacré à une notion idéaliste par excellence : celle de la valeur, a provoqué des rapports pleins de confusion. Il apparut clairement que l'objectivité des valeurs, qu'elles soient morales, juridiques, sociales ou esthétiques, ne pouvait être fondée sans un retour au réalisme. Malheureusement, les formes de réalisme proposées ne laissent pas d'être ambiguës. Un autre thème : Analyse réflexive et transcendance, a souligné cette décadence. Dans un rapport trop peu remarqué, M. l'abbé Carlo Giacon a montré avec beaucoup de pertinence comment l'idéalisme de la stricte observance, fondé congénitalement sur l'immanence et la pure réflexion de soi sur soi, cherche de nos jours, chez les idéalistes dissidents de France et d'Italie, à dépasser l'immanence absolue pour affirmer une certaine transcendance. Il y a là une indéniable tendance au réalisme : qui dit transcendance, dit réalité en dehors de la pensée. Le beau rapport de notre compatriote, le métaphysicien M. Paul Decoster, professeur à l'Université de Bruxelles, marque à son tour une tendance indéniable au réalisme : quand on nous assure que l'expérience métaphysique s'oriente vers la récupération et la conquête d'une unité affranchie de l'opposition du sujet et de l'objet, on ne fait que retrouver

par un chemin de crête la définition classique de la vérité comme adéquation de l'être et de l'esprit. L'idéalisme n'est d'ailleurs au fond qu'un ultra-objectivisme : c'est parce que l'objet est pour lui un pur « devant-la-pensée » que la pensée ne peut s'unir à l'objet et se l'assimiler : la pensée s'isole donc devant un monde hostile dont elle n'attend qu'un choc inexplicable déclanchant sa solitaire activité.

Un autre résultat du Congrès a été de mettre en singulier relief la jeune philosophie française en quelques-uns de ses représentants d'élite : MM. Gabriel Marcel, Louis Lavelle et Aimé Forest. Il faut dire que les organisateurs du Congrès avaient tout mis en œuvre pour faire briller aux yeux des étrangers le prestige de la pensée française. Cette ambition n'était pas illégitime. Mais peut-être puisait-elle son ardeur dans des motifs extra-philosophiques. Il est indéniable qu'on a voulu montrer aux Allemands et aux Italiens présents au Congrès que la philosophie française formait une phalange bien serrée autour de la liberté de l'esprit compromise par les « fascismes ». C'est pour cette raison que les professeurs en Sorbonne qui présidaient aux destinées du Congrès ont tous — M. Brunschvicg en tête — accueilli avec tant de faveur les représentants d'une philosophie catholique qu'ils détestent cordialement. M. Maurice Blondel s'est chargé de l'anathème. Il l'a fait avec une passion que ni la vieillesse ni la demi-cécité n'ont atténuée. Les allusions à la « force mystique du sang et de la race », à la « fidélité à la parole donnée et au droit » ont été percutantes. C'était d'ailleurs le seul beau passage d'une intervention d'où le verbalisme sonore et redondant n'était pas absent. Tout le drame du blondélisme s'y est retrouvé : une inspiration généreuse, un don extraordinaire d'animation des idées en lutte constante avec une logomachie et une imprécision de pensée qui parcourent en sens inverse leur élan. C'est pour la même raison que la vieille Sorbonne a fait taire ses jalousies et ses rancunes, et qu'elle a invité un jeune philosophe comme M. Louis Lavelle qui fut, à notre sens, la grande révélation du Congrès Descartes. Entendre M. Lavelle est un éblouissement : jamais nous n'avons perçu à un tel degré la puissance d'envoûtement d'une métaphysique hardie, inspirée, enflammée de tous les feux de l'esprit, servie par un verbe où la sobre éloquence le dispute à la poésie contenue. Chargé de cours naguère en Sorbonne, M. Lavelle a été limogé pour des motifs obscurs. M. Le Senne, dont l'absence a été remarquée au Congrès, fut antérieurement victime de manœuvres identiques. Lui aussi attirait la foule autour de sa chaire. Signalons aussi l'absence, en ce Congrès Descartes, du maître des études cartésiennes en France : M. Et. Gilson. Serait-ce à cause de la présence, parmi le comité d'organisation du Congrès, de M. Louis Rougier, auteur d'un gros pamphlet : « La Scolastique et le Thomisme », dont M. Gilson et le R. P. Théry montrèrent, il y a quelques années, qu'il n'était que plagiat ? L'affaire fit alors grand bruit. M. Rougier s'est refait depuis une virginité : il s'est inoculé, à doses massives, de l'empirisme logique. Il a même cité, sans vergogne, dans son rapport, son dénonciateur. Les absents ont toujours tort. M. Brunschvicg n'a pas manqué de le faire remarquer à M. Gilson, en dirigeant contre lui, dans sa communication, un trait plus grossier que caustique.

* * *

Les résultats d'un Congrès où ne se rassemblent pas les membres d'une même famille spirituelle sont toujours aléatoires. Les thèmes de recherche étaient pourtant séduisants : Etudes cartésiennes, la Méthode et les Méthodes, Logique et Mathématiques, Causalité et Déterminisme, Analyse réflexive et Transcendance, La Valeur : les Normes et la Réalité. Tous les problèmes contemporains y étaient inclus. Aucune synthèse n'en est jaillie :

on n'a pas réuni les morceaux d'une vérité disloquée, écartelée aux quatre vents de l'esprit.

Il nous semble cependant remarquer, à travers les imprécisions de multiples démarches louvoyantes, une certaine direction spirituelle, très malaisée à définir, parce qu'elle se situe à l'intérieur même des esprits plus que dans le sillage des éternelles questions de la philosophie, et qu'on pourrait nommer *angoisse métaphysique*. Le seul fait d'avoir abordé le problème crucial de la transcendance le démontre. Parce qu'elle a perdu le sens de l'être, l'intelligence réalise son néant. Elle éprouve, en son inquiétude, le désir anxieux de se dépasser. Il est très symptomatique, par exemple, qu'en se plaçant sur le plan proprement philosophique, M. Gabriel Marcel ait reconnu dans le Saint « l'intercesseur auprès de Celui que nul progrès de la technique et de la connaissance et de ce qu'on appelle la moralité ne rapprochera jamais de qui l'implore du fond de sa chambre de torture ». De telles paroles sont inouïes : jamais elles n'auraient été prononcées dans les Congrès précédents. Si l'étonnement a été pour les Grecs le commencement de la sagesse, l'angoisse sera peut-être pour les modernes le début d'une nouvelle philosophie. Cette angoisse n'est pas uniquement intellectuelle, elle est totale, elle atteint l'homme en son existence. C'est pourquoi elle dépasse et la raison et la philosophie, et se rapproche de la théologie et de la Foi. Sous ce rapport, la scission tracée par Descartes entre la raison et le surnaturel, avec sa conséquence inéluctable : la laïcisation et la divinisation de l'homme, se trouve comblée. Telle est peut-être la plus grande leçon que nous devons tirer de ce Congrès Descartes qui, de ce point de vue, fut si peu cartésien.

MARCEL DE CORTE,
Professeur à l'Université de Liège.

Chasses de septembre

Depuis des dimanches, les chasseurs avaient repris l'entraînement. Pour abattre, d'un coup de fusil péremptoire, le faisan qui voudrait regagner les couverts, rien de tel que de brûler sa poudre aux « clays ». On appelle ainsi des plateaux en terre cuite, ronds et tournoyants, qu'un lanceur, dissimulé derrière une butte herbeuse, projette, par la brusque détente d'une sorte de catapulte, vers le ciel clair. Le tir aux « clays » est installé entre la bruyère et les sapins. C'est comme un champ clos où s'affrontent les meilleurs fusils. Pour les beaux yeux, souvent, de leurs très chères dames. Mais il arrive qu'une tireuse en jupe-culotte fasse, si l'on peut dire, mouche à tout coup. Les plateaux légers, brisés net dans leur vol, éparpillent, sur l'herbe drue, l'amour-propre de ces messieurs. Et le marqueur qui, au tableau noir, indique d'une croix ou d'un zéro tout rond le « score » de nos nemrods du dimanche, de murmurer in petto : « Je plaindrais le mari volage qui se trouverait, quelque jour, dans la ligne de tir de Madame la championne... »

* * *

A force de massacrer des plateaux, d'user la craie du marqueur et de vider les boîtes de cartouches, les chasseurs ont fini par fléchir le ministre de l'Agriculture. Sur les murs de chaque mairie, de chaque église de nos Ardennes, l'arrêté royal a fleuri qui annonce, dates et amendes à l'appui, l'ouverture toute proche,

Il s'agit maintenant d'astiquer les aciers et les cuirs, de vérifier les poches du raglan... et de régler, chez le juge de paix du canton, les dégâts de Jeannot Lapin. C'est à ce moment-là que Monsieur s'aperçoit qu'il a légèrement forcé et que les braconniers, unis aux paysans, sont d'incorrigibles fripouilles. Tel carré de mauvaise terre, où l'on a semé, — astucieusement, — pour la troisième année consécutive, une avoine qui ne saurait être qu'indigente, prend, aux dires de l'expert soudoyé, une valeur presque inestimable. Le juge est pantouflard. Il n'admet guère que vous battiez les sillons ou les guérets, la carnassière sur le flanc gauche. Vous écoutez.

* * *

... Et septembre est venu. Avec ses tons roux, les bruyères qui fanent, les fougères qui jaunissent, avec ses longues brumes au versant du coteau. Le chasseur est roi. Il a retrouvé, en même temps que son fusil, son feutre piqué d'une plume ocellée et son braque, cet air faussement conquérant qui le fait cousin du Marius des hautes galéjades. Le compartiment des fumeurs s'orne d'une étiquette jaune : « *Jagers* », dit l'invité, en flamand. A l'heure du déjeuner, près du pavillon de la clairière, le plus hâbleur aura bien du mal à défendre son titre et sa réputation.

La chasse, en septembre, devrait n'être permise qu'avec des fusils inoffensifs comme les foudres de Genève. Car toute la griserie de la journée, elle est — n'est-il pas vrai? — dans la lumière sur la combe, dans les parfums de résines mouillées et de mûres, dans cette chanson d'automne triomphale et cuivrée. Ne me parlez pas des fanfares du cor! Malgré Vigny (et peut-être à cause des « paladins antiques »), le cor est un instrument disgracieux et enroué : le seul couac, à l'orchestre. Pour rendre supportable la sonnerie polyphonique et cacophonique, le Saint-Hubert-Club est obligé de ranger ses faux-piqueurs sur le parvis d'une chapelle mondaine. Comme ils font de grosses joues et saillir la veine temporale, on songe aux galopiers qui, sur le champ de foire, s'évertuent à gonfler le cochon en baudruche. Ça, des chasseurs?... Fi!

Il faut avoir goûté l'émoi d'une distraction qui vous laisse le carnier vide, l'arme inutile entre vos mains, mais, au cœur, le souvenir d'un ballet de petits derrières blancs à l'orée du boqueteau. Vous marchiez, délicieusement engourdi par toute cette fraîcheur, par toutes ces odeurs balsamiques. Vous ne pensiez plus — mais, là! plus une seconde — que vous étiez le tueur, l'épouvante des nids, des terriers, des bêtes en amour. Et voici que, dans le coupe-feu, un troupeau de biches s'est immobilisé, pour votre plaisir. Regardez-les : fauves et le cou tendu, légères et déjà toutes prêtes à bondir, elles sont descendues, tout exprès pour vous, dirait-on, du tableau d'un de ces bons maîtres qui s'en allaient planter leur chevalet à Barbizon. Que le réflexe du vrai nemrod soit d'abaisser le canon de son fusil prompt à la décharge, que le métier du chasseur soit de chasser, comme dans la chanson-scie à l'usage des bègues, j'en tombe d'accord. Mais, alors, quel fichu métier!

En septembre surtout, la chasse doit être un prétexte, une sorte d'alibi.

Il y aura encore des journées tièdes. De ces journées où tout l'or des feuilles qui ne veulent pas pourrir semble ajouter son rayonnement d'apothéose aux rayons obliques du soleil. C'est la saison où il fait bon s'attarder à vivre. L'automne est une splendeur; mais c'est un déclin. Ce n'est pas pour rien qu'une femme de quarante ans jette, dans sa ferveur d'amour, quelque chose de total, d'unique. La rose d'Agrippa d'Aubigné n'est à ce point exquise que parce que son cœur a fini de s'épanouir... Je plaindrais le coureur des bois qui n'a pas cédé à la tentation

de s'asseoir, le fusil entre les jambes, sur la souche que se disputent mousses et champignons. Une flèche de lumière a crevé le taillis. Des moucheron qui mènent leur quadrille en sont transmués, plus sûrement que par la magie de l'enchanteur Merlin. Le moins frileux des lézards risque sa dernière promenade. Langue dardée, il happe la cicindèle... et vos regards. Vous voudrez laisser courir, tout le long de votre échine, la caresse du soleil couchant. Et peut-être que vous aurez la paresse de vous dégourdir les jambes pour soulever la pierre plate sous laquelle s'enroule l'orvet.

Et — dites-moi — l'écureuil n'a-t-il pas conquis le droit de vous montrer son panache roux? les lapins, ce bout de queue tout pareil à celui qui termine le « renard » de nos élégantes de série?..

* * *

Vous me rétorquez que vous chassez en plaine. Cela signifie que vous avez condamné à mort le capucin. Je vous accorde que tirer le lièvre qui déboule, toute pattes dehors, sur champ de chaumes est un sport moins barbare que la chasse à l'affût. Vous laissez au gibier sa chance. Bravo! Mais quel gibier!... le plus couard, dit-on : celui que le bruissement d'un brin d'herbe suffit à mettre en alerte et en fuite folle.

*Maudit soit le premier soldat qui fut archer!
C'était un lâche, au fond : il n'osait approcher...*

Ainsi s'exprime, sur le ton apophtegmeux, un honnête rimailleur, qui serait bien le bon François Coppée, s'il n'était, par hasard, le vicomte de Bornier. A tout prendre, qui dit chasseur dit embusqué. A moins que vous n'ayez le cœur d'affronter, dans sa bauge, le sanglier de nos Ardennes...

Mais les sangliers, à leur tour, deviennent doux comme le compagnon de saint Antoine. On dit, en parlant d'eux : les « cochons ». Quelle pitié!

Je connais un bon fusil qui s'était mis en tête d'abattre, à la nuit noire, le solitaire du canton. Notre courageux s'était fait accompagner du garde-chasse. Le sanglier a débouché. Les deux tireurs, l'un soutenant le moral de l'autre, ont vidé sur la bête leur cartouchière. On a pu ramener, en grand arroi, une dépouille qui faisait surtout songer à une écumoire. Et les défenses (!) du monstre avaient l'air de deux dents de lait...

* * *

Non! décidément, je déclasse en mon cœur le très bourgeois et très peu noble art cynégétique. Même si vous vous payez le luxe de tirer, sur les vertes collines d'Afrique, le lion à crinière noire, le léopard ou le buffle. J'ai lu, sur ce sujet, les passionnants carnets de Hemingway. Pour dix rhinocéros abattus, pas un chasseur — pas même un noir — désentripaillé! On a trop perfectionné l'âme du Winchester. Et c'est la chasse qui a perdu son âme.

J'aime mieux cueillir des cèpes et faire au lapin de La Fontaine les amitiés du prince de Ligne.

FERNAND DESONAY.
Professeur à l'Université de Liège.

PELERINAGES ——— et ——— VOYAGES

Lourdes (Exposition Paris, Biarritz et Rocamadour), 8 et 9 jours.
Depuis 750 fr. — Rome (toute l'Italie),
12 et 18 jours, départs 23 septembre. — Nice et Paris,
depuis 975 fr., excursions comprises. —

Les Grands Pèlerinages

Kussnacht et Suisse en car, 7 jours, 980 fr. —
Dolomites (15 jours). — Europe Centrale, 15 jours, fréquents
départs. — Voyages de noces : programmes divers.
Brochures gratuites au 23, avenue Mont Kemmel, Bruxelles

Directeur : **Voyages Viator**
M. CAUCHIE

Pour vos TRICOTS employez les

Laines D'Aoust

et spécialement la « 50 », dont chaque marotte
est munie de l'étiquette ci-dessous



ÉTABLISSEMENTS

D'AOUST FRÈRES S^{té} A^{me}

18, rue Bollinckx, Anderlecht-Bruxelles

SPECIALITÉS : Laines à tricoter. Laines
pour bonneteries. Laines
pour tissages.

Le Triomphe du Ski

LE SKI A FAIT LA CONQUÊTE DE LA
JEUNESSE SPORTIVE. IL EST D'UNE
PRATIQUE FACILE, SI L'ON PREND SOIN
DE SE MUNIR DE SKIS ET DE STICKS
DE FABRICATION RATIONNELLE ET
SOLIDE. LA FACILITÉ ET LA SÉCURITÉ
DÉPENDENT DE LA QUALITÉ DU BOIS
EMPLOYÉ.

POUR CE JEU DE SOUPLESSE ET DE
RÉSISTANCE, LE FRÊNE DES ARDENNES
SOUPLE ET RÉSISTANT, RECONNU LE
MEILLEUR, EST CELUI DONT LES

Usines du Liénaux, à Couvin
(BELGIQUE)

FABRIQUENT LES SKIS ET STICKS
DONT VOUS VOUS MUNIREZ CET HIVER

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

[Téléphone 17.35.78]

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..

s'écrie tout fumeur de CareSCO
Faire l'essai c'est savourer tou-
jours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL

Nous demandons des agents partout

POUR TOUS VOS DÉPLACEMENTS

VOYAGES

VOYAGES A FORFAIT
INDIVIDUELS ET EN GROUPES
VOYAGES DE NOCE

Brochures, renseignements et devis gratuits.



COLOMB

BILLETTS DE CHEMIN DE FER
NAVIGATION - AVIATION
COUPONS D'HOTEL - WAGONS-LITS

32, RUE DES COLONIES, BRUXELLES

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES
Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

OLIVETTI

LA MARQUE DE
CONFIANCE



Modèle MIKRON
Une machine à écrire robuste
à la portée de chacun. 50 fr.
par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles
SIMPLEX et ICO portatifs
pour le travail courant et les
déplacements. A partir de
75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40
la machine idéale pour le bu-
reau. 12 avantages exclusifs.
A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT,
NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER • BRUXELLES

Service partout

Bon pour une documentation gratuite

NOM

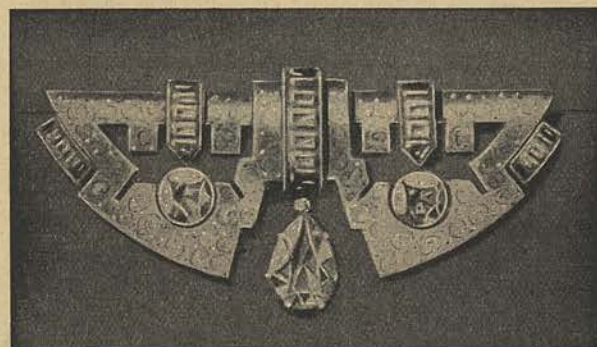
ADRESSE

R. C.

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



OLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

En feuilletant un volume de mémoires

M. Alexandre Wolkoff-Mouromtsoff, dont j'ai le volume de mémoires (450 pages) sous les yeux (1), n'était pas un personnage ordinaire. Né le 23 janvier (4 février) 1844 à Saint-Petersbourg, il s'est éteint à Venise il y a peu d'années. Bien que n'ayant ni titre ni particule (qui du reste, ainsi que je crois l'avoir dit plus d'une fois, n'existe pas dans les noms russes), il était de bonne noblesse. Jeune homme, il étudia à l'Université de Dorpat d'abord (aujourd'hui Tartu, en Esthonie), alors enclavée allemande dans le monde universitaire russe, puis à Heidelberg. Après l'émancipation des serfs (1861), promulguée par le tsar Alexandre II, il exerça très honorablement les fonctions d'« arbitre de paix » (*mirovoi posrednik*), s'appliquant de son mieux à concilier les intérêts des paysans et ceux des propriétaires fonciers. A un certain moment il occupa une chaire à l'Université d'Odessa (la physiologie des plantes était une de ses spécialités). Mais nature fortement artistique, il ne tarda pas à abandonner les sciences pour se consacrer à la peinture, dans laquelle il excella bientôt. Ses aquarelles peintes à Venise, en Egypte, etc. sont fort estimées (il les signait « Roussoff »). Il voyagea beaucoup et avec fruit et eut un très grand nombre d'amis de diverses nationalités. Ses mémoires donnent l'impression qu'il devait être doué d'un très grand charme personnel. Il est de toute évidence que ses tendances et ses goûts étaient plutôt d'ordre cosmopolite. Il est l'auteur d'un ouvrage paru en 1913, à Bergame, et intitulé : *L'A peu près dans la critique et l'imitation dans l'art*, ouvrage dont le philosophe allemand comte Keyserling dit, dans un de ses livres, le plus grand bien.

M. Wolkoff-Mouromtsoff était donc un intellectuel et un artiste de la tête aux pieds et c'est un plaisir pour moi que de le présenter aux lecteurs de la *Revue*.

Commençons par un spécimen de son analyse critique. Il est chez Tolstoï, dans la propriété du grand écrivain, près de Toula, (1893). Parmi les personnes présentes il y a un Anglais décoré (les Anglais ne portent jamais de décorations!) qui lui paraît suspect. Wolkoff finit par le percer à jour et l'Anglais disparaît. L'auteur se dispute ensuite avec le maître de la maison au sujet de Wagner que Tolstoï qualifie de bourgeois allemand sans la moindre aptitude pour l'art! Cette définition, dans la bouche d'un écrivain pour lequel il n'y a ni nobles, ni bourgeois, ni paysans, indigne Wolkoff, qui préfère s'en aller. Et cet incident lui inspire les réflexions suivantes très dignes d'être méditées :

« Les écrivains se divisent en deux classes. L'une est dans la dépendance de son intellect, l'autre dans la dépendance de sa mémoire verbale et de son imagination. Une mémoire verbale remarquable a besoin de très peu d'intelligence (c'est-à-dire d'une petite dose seulement de la capacité consistant à relier cause et effet) pour écrire des romans et des nouvelles admirables. Sans mémoire verbale une grande intelligence en serait tout à fait incapable.

» Tolstoï avait une nature passionnée, un cœur compatissant et une mémoire verbale admirable, une imagination vivace aussi, mais son intelligence était loin d'être exceptionnelle. Sa nature passionnée le rendait toujours enclin à l'exagération, et sa vie personnelle se passait à lutter contre ses propres exagérations. Le grand public (il est toujours prêt à juger de l'intelligence d'un auteur par l'impression produite sur lui par le caractère logique des situations décrites dans un roman et par leur développement)

— le grand public a, en général, une idée fautive de l'intelligence d'un écrivain. C'est cette qualité-là qui le frappe d'abord, c'est elle qu'il cesse d'admirer le plus vite dans les œuvres littéraires, même lorsqu'il continue à reconnaître à l'auteur certaines qualités littéraires.

» Dans son ouvrage *Qu'est-ce que l'art?* Tolstoï, qui au nom de la vérité ne s'épargne jamais lui-même, se perd dans un labyrinthe d'idées contradictoires et ne semble jamais pouvoir en sortir, malgré les quinze années, ainsi qu'il l'a confessé lui-même, qu'il a employées à tâcher d'en émerger. La subjectivité, dont il ne parvient pas à se libérer et qui fait son charme et sa force là où prédomine la licence poétique, paralyse cette attitude de juge impartial qu'il aimerait incarner.

» Dans le domaine critique, où il s'agit surtout d'énoncer un jugement, sa subjectivité ne lui permet ni de se rendre compte de ses propres contradictions, ni, d'autre part, de comprendre l'insuffisance des prémisses qui servent de base à ses thèses. Aussi termine-t-il en parlant avec pitié de « ces malheureux dont l'intelligence est atrophiée par l'étude de la science expérimentale ».

» Je ne crois pas que la cécité intellectuelle ait souvent dépassé les limites de cette phrase, et l'ouvrage de Tolstoï *Qu'est-ce que l'art?* me semble avoir été écrit expressément pour montrer les résultats tragiques d'une telle théorie.

» La discipline gagnée par l'étude de la science expérimentale — que Tolstoï méprise — loin d'atrophier son intelligence l'aurait mis sur ses gardes. Il y aurait peut-être perdu comme poète, mais ses facultés critiques y auraient gagné » (pp. 383-384).

On goûtera, nous l'espérons, le tranchant, la sûreté de coup d'œil et la netteté de cette petite analyse. Quant à l'incroyable phrase de l'auteur d'*Anna Karénine* sur la science expérimentale, hasarderons-nous l'hypothèse que le grand écrivain en sentait lui-même toute l'énormité, mais que semi-consciemment il s'imaginait qu'arrivé au zénith de la gloire il pouvait se permettre n'importe quel sophisme, n'importe quelle boutade?... Ce qui ne nous empêchera pas de regarder Tolstoï toujours comme une des plus grandes gloires de la Russie de tous les temps — sinon la plus grande.

* * *

Un jour, au cours d'une visite à la comtesse Solloghoub dans ses terres près de Serpoukhoff (1), M. Wolkoff se rencontra avec l'illustre penseur Vladimir Solovieff. Les deux passent la nuit dans la même chambre. Ici un passage de nature à intéresser le lecteur catholique :

« Nous discutâmes presque toute la nuit, lui étendu sur son lit, moi sur le mien, mais sans parvenir à nous convaincre l'un l'autre. Solovieff maintenait que la Russie devrait se soumettre au Pape; quant à moi, naturellement, je n'en voyais nullement la nécessité. Solovieff croyait que la franc-maçonnerie constituait un grand danger pour le monde, alors que je regardais une telle théorie comme exagérée. Nous n'en restâmes pas moins excellents amis, et le lendemain l'idée me vint que j'aimerais bien faire son portrait. Il avait les yeux, le front et les cheveux magnifiques, mais la partie inférieure de son visage était médiocre et recouverte d'une barbe plutôt insignifiante. Je fis une aquarelle de lui... (p. 385) »

Solovieff mourut-il catholique? Cela paraît fort probable. Mais voici en tout cas une autre Russe au sujet de laquelle aucun doute ne saurait subsister : la princesse Sayn-Wittgenstein, née princesse Bariatsky. M. Wolkoff la rencontre en 1912 à Lausanne, pour la première fois. La princesse a alors *quatre-vingt-dix ans* : « Chaque jour, entre 3 et 6, elle descendait au salon et prenait place dans un fauteuil placé au centre de plusieurs autres. On venait, on prenait place à sa droite et à sa gauche et on cau-

(1) *Memoirs of Alexander Wolkoff-Mouromtsoff* (A. N. Roussoff), translated by Mrs Hurh Jackson, Londres, chez John Murray, Albemarle Street.

(1) Au sud de Moscou. Je modifie sans me gêner l'orthographe en caractères latins des noms russes, domaine où règne, on le sait, une douce anarchie.

sait avec elle. Parfois des personnages illustres ou fort connus qui passaient par Lausanne demandaient la permission de rendre visite à la princesse. Ce désir de la connaître ne manquait jamais de l'amuser et de l'étonner, mais elle recevait tout le monde avec une affabilité charmante et un délicieux sourire. Presque chaque année, lorsque je passais par Lausanne, je ressentais une véritable joie en apprenant que cette femme admirable était encore en vie, que son cerveau était aussi alerte que jamais et que ses réceptions continuaient... Cinquante ans auparavant elle avait embrassé le catholicisme et aimait à faire des convertis. C'est elle qui construisit la première église catholique de Lausanne. Ses trois nièces, qui appartenaient à la religion orthodoxe, vivaient souvent avec elle, sans être le moins du monde influencées par ses arguments, ce qui l'agaçait parfois (p. 424). »

Mais avec M. Wolkoff « qui respectait également toutes les croyances », elle aimait à causer de ces questions « qui l'intéressaient si profondément ». A quatre-vingt-dix-huit ans elle traduisit un livre sur sa mère de l'allemand en français et en envoya un exemplaire à l'auteur avec une dédicace aussi flatteuse que touchante. Lorsqu'elle eut cent ans, les autorités de la ville de Lausanne vinrent lui présenter leurs hommages, les églises de la ville firent sonner leurs cloches, l'abbé Mugnier « vint spécialement de Paris faire un beau discours ». Elle est morte à cent deux ans !...

* * *

Voici un petit épisode concernant la Duse, que M. Wolkoff avait beaucoup connue. La grande artiste étant arrivée à Khar-kov, non loin de la propriété de la famille Bariatinsky, tous les Bariatinsky et M. Wolkoff lui-même vinrent à sa rencontre à la gare :

« L'impression produite par la Duse sur les natures frustes, même non cultivées, était extraordinaire. Une foule énorme s'était assemblée à la gare et j'eus les plus grandes difficultés à parvenir jusqu'à son wagon. Un public silencieux stationnait devant le compartiment. Soudain un jeune homme, qui avait l'air d'un ouvrier, réussit à se frayer un chemin jusqu'au compartiment disant qu'il voulait y entrer. Dans le wagon il n'y avait que la Duse assise; debout je regardais par la fenêtre. Voyant que l'individu en question n'était pas gris, je n'eus que le temps de dire à la Duse de ne pas avoir peur; puis, pour me débarrasser plus vite de l'intrus, je lui demandai d'entrer et de dire ce qu'il voulait.

» — Je voudrais demander à Madame, dit celui-ci alors d'une voix profonde et mystérieuse, comment elle s'y prend pour empoigner son public? Est-ce par le cœur, l'intelligence ou l'esprit?

» — Attendez, dis-je sans sourire, je demanderai à Madame.

» — Voilà ce qu'il vous demande, lui dis-je en français.

» — Répondez comme bon vous semble, fit-elle.

» — Madame a recours à tous les trois moyens : à l'âme, à l'intelligence et au cœur. »

L'individu s'en alla « satisfait et fier d'avoir reçu une réponse (p. 304) ». Sa naïveté nous fait sourire; avouons que la spontanéité de sa démarche n'en commande pas moins la sympathie! —

Voici une constatation plutôt inattendue : à l'occasion d'une excursion sur le Nil que la Duse, l'auteur, sa femme (née miss Gore) et leur fille firent en 1893, lors d'un séjour en Egypte, M. Wolkoff put se convaincre combien l'artiste restait indifférente en face « des beautés naturelles et archéologiques » ! Les plus beaux couchers de soleil la laissaient froide. Les combinaisons les plus splendides de lignes architecturales dans les mosquées ou dans les tombeaux l'intéressaient très peu; la vue des pyramides et du sphinx (1) ne disaient rien à son imagination. Nous avions déjà remarqué son manque d'intérêt quant à la nature lorsqu'elle se trouvait avec nous à Grindelwald, en Suisse,

(1) Ailleurs (p. 283), l'auteur attribue au grand sphinx des « millions d'années » d'existence; il y a là au moins deux zéros de trop!

mais nous fûmes surpris de voir que cette indifférence allait si loin. La vérité était celle-ci : l'âme humaine absorbait toutes ses pensées et si elle s'intéressait à un phénomène quelconque, ce n'est que parce qu'il lui était possible de l'associer à quelque fait se rattachant à cette âme. Les merveilles de l'ancienne Egypte étaient trop éloignées pour que son esprit pût en être impressionné (p. 212). »

L'explication est judicieuse et vraisemblablement juste; le fait n'en surprend pas moins un peu.

On ne sait pas assez peut-être que l'artiste de génie qu'était la Duse n'était que médiocrement appréciée dans sa propre patrie :

« La masse du public italien ne la comprenait pas et ne l'admirait pas, ni ne la respectait, et ce parce que dans aucun autre pays au monde la foule qui va au théâtre — et qui est incapable de reconnaître les qualités éminentes — ne domine l'opinion du public plus cultivé au même degré qu'en Italie. Dans le reste de l'Europe le public est plus modeste, dans les affaires sérieuses, et s'incline devant l'opinion des gens plus instruits. En outre, pour ce qui est des spectacles dans une langue qu'elle ne comprend pas, la masse du public ne compte pas. »

Pour en revenir à l'Italie, « si on se rappelle quel public a assez de pouvoir en Italie pour imposer sa volonté au reste du peuple, qu'est-ce qui nous garantit que les talents de la Duse auraient été compris et reconnus même si on lui avait donné un théâtre à elle »?

En réalité, elle n'en eut jamais. Du reste, pense l'auteur, si elle en avait eu un, « elle serait bientôt devenue la plus malheureuse des femmes, personne n'ayant un sentiment plus intense de responsabilité. Le succès de l'entreprise eût dépendu d'un certain nombre de facteurs problématiques, et la Duse eût souffert à chaque fiasco (p. 321). »

Or, de semblables fiascos eussent été inéluctables, pense l'auteur.

Wolkoff a connu Liszt et Wagner. C'est même à lui, paraît-il, que la postérité est redevable du fait qu'un masque de Wagner ait été pris après sa mort. (Il mourut à Venise le 13 février 1883.) Tant la veuve que la fille du maître y étaient opposées. Wolkoff se démena, insista, cria bien haut que ce masque était dû à des millions d'idéalistes « qui désiraient contempler les traits de celui qui leur avait procuré le plus immense bonheur ». A force d'insister, il finit par obtenir gain de cause.

« La société italienne, nous apprend-il, comprenait très peu à l'immense réputation dont des hommes tels que Liszt et Wagner jouissaient en Allemagne et en Autriche, et souvent on assistait à de drôles de petites scènes. C'est ainsi par exemple qu'à une soirée donnée par la princesse Metternich (1) en l'honneur de Liszt, nous étions en train, elle et moi, de contempler et de critiquer un portrait de famille peint par Kirchmayr, portrait qui se trouvait dans la chambre voisine. Soudain une jeune dame, très connue dans la société vénitienne, entra dans la chambre et s'approchant de Liszt lui dit : « Monsieur, on m'a demandé de chanter quelque chose. Voulez-vous m'accompagner? »

» L'aplomb avec lequel elle lui demandait cette faveur donnait la mesure de son ignorance quant à la position exceptionnelle occupée par Liszt dans le monde et quant à l'impossibilité de lui demander pareille chose. La princesse Metternich et moi ne pûmes que sourire, mais Liszt, sans même se tourner vers la dame en question, dit sèchement : « Non, Madame. »

» Deux ou trois minutes après il retourna au salon qui était plein de monde et dit en élevant plutôt la voix : « Hohenlohe, venez donc chanter les *Deux Grenadiers* de Schumann. Je vous accompagnerai (p. 209). »

(1) La princesse Mélanie Metternich. La scène se passe à Venise.

Dieu, ce que ces grands hommes prennent parfois la mouche facilement!

* * *

Pour finir, quelques historiettes cueillies presque au hasard : Un jeune comte italien va être élu membre d'un cercle. Un M. Levi, qui en fait partie, fait des réflexions plutôt désobligeantes sur la famille du candidat.

« Nous n'avons pas tous, comme vous, l'honneur d'être des cousins de la Madonne », lui réplique à brûle-pourpoint un autre comte, le comte Rasponi (p. 328).

A Venise M. Wolkoff apprend à connaître une vieille femme naguère habituée à une certaine aisance, mais à laquelle la guerre avec l'Autriche a fait perdre tout son avoir (il s'agit de la guerre de 1866!) Elle est toujours gaie, malgré son profond dénuement, et notre auteur ne peut s'empêcher de l'admirer.

« — Vous n'avez rien à perdre, lui dit-il un jour, et vous n'avez plus à craindre la souffrance (qu'en savait-il?!) Savez-vous que c'est là une force énorme? »

« — Oui, répond-elle, tout m'est indifférent et je n'ai besoin de rien. Si je devais mourir demain, eh bien! tant mieux! »

Elle finit cependant par lui avouer qu'elle a un désir, un seul. Oh! s'il pouvait être réalisé!

« — Quel est donc ce désir? »

« — Manger bien pendant un an, et puis mourir. »

« — C'est là une illusion. Après avoir bien mangé pendant un an vous serez changée, votre force morale aura disparu et vous voudrez vivre plus longtemps. »

« — Non, non! Manger pendant un an et puis mourir, mourir heureuse, parce que c'est assez pour n'importe qui, une année. »

« — Souvenez-vous de ce que vous venez de dire. Vous êtes tout à fait gaie, forte et heureuse dans votre pauvreté. Vous vous sentiriez perdue, vous seriez malheureuse si votre désir pouvait s'accomplir. »

Il le fut! M. Wolkoff raconta cette histoire à la princesse Hatzfeldt laquelle se déclara toute prête à payer « une année de bonheur » à la vieille femme.

Naturellement celle-ci se refusa à croire d'abord à ce qui lui arrivait. Quant à M. Wolkoff, il ne voulut pas de ses remerciements :

« — Je crois », lui dit-il, « que j'ai fait une mauvaise action. Aujourd'hui vous ne comprenez pas votre malheur, d'ici un an vous serez une femme fort malheureuse. »

M. Wolkoff avait raison. A mesure que l'« année de bonheur » tirait à sa fin, la pauvre vieille se sentait de plus en plus misérable. La veille du jour où son paradis devait prendre fin, il la vit s'agenouiller devant la porte de sa maison et lui dit :

« — Vous avez oublié les conditions. Retournez maintenant à la pauvreté. De toute façon, du reste, vous êtes beaucoup plus forte aujourd'hui... »

M. Wolkoff ne revit plus la vieille femme, et l'épisode en question reste, si l'on peut dire, quelque peu tronqué. Mais toute cette petite histoire n'est pas dépourvue, on le voit, d'une certaine philosophie. Avec cela je ne sais trop quelle morale en dégager. Car si, d'une part, il est préférable peut-être de ne pas avoir goûté à certaines félicités pour ne pas avoir à les regretter un jour, comment nier qu'il est des souvenirs qui adoucissent notre dénuement, qui mettent un peu de lumière et de chaleur dans les journées froides et sombres de notre triste automne?

M. Alexandre Wolkoff-Mouromtsoff ne me paraît pas avoir connu de telles journées et son automne à lui n'aura pas manqué de sérénité. La révolution russe eut beau s'acharner contre tout ce qu'il possédait en Russie, son beau palazzo de Venise lui

resta. Devenu subitement très riche peu de temps avant la guerre (1), il s'efforça de faire de sa nouvelle propriété de Riazan un domaine modèle; le cataclysme russe le lui arracha, mais fut impuissant contre l'avoir de Wolkoff à l'étranger. Il s'est éteint dans cette Venise qu'il aimait tant, après une existence très longue que l'art avait saturée et inondée de ses chaudes couleurs et qui a dû être non seulement très agréable, somme toute, mais prodigieusement intéressante à maints égards. Wolkoff connut bien des personnalités remarquables, voire historiques; il fut honoré de beaucoup de précieuses amitiés. En lisant ses mémoires on a cependant l'impression parfois qu'ils sont par-ci par-là incomplets. L'auteur devait savoir bien garder ses secrets; c'était un homme discret dans toute la force du terme; on ne rencontre dans ces mémoires aucune allusion déplacée...

C'était aussi un homme très international. L'Allemagne, l'Angleterre, Venise et l'Italie, l'Égypte avec son Nil et son sphinx, Stockholm et la Norvège tiennent chez lui beaucoup de place. Patriote, il l'était certes, mais — cela est évident — sans aucune exagération. En 1915, après un hiver passé à Stockholm, il revient dans sa propriété de Balovnevo pour y passer l'été, mais se refuse à en faire de même en 1916, « le danger étant trop grand », et préfère revenir à Stockholm. L'été suivant il le passe dans les environs de Christiania, à Voksenkollen, et en profite pour étudier à fond la question allemande. Ses conclusions il nous les donne sur une quinzaine de pages; elles sont nettement défavorables à l'Allemagne qu'il estime avoir changé du tout au tout depuis la guerre franco-prussienne, alors qu'autrefois il la regardait, après les années passées par lui à l'Université de Heidelberg, comme une seconde patrie.

Par certains côtés, Wolkoff est bien de sa classe, la classe plus ou moins aristocratique. C'est ainsi, par exemple, qu'une vive antipathie lui était inspirée de tout temps par l'*intelligentsia* russe (étrange destinée de ce mot latin qui revient dans les langues d'Occident affublé à la moscovite (2). Qu'on me permette ici un souvenir personnel : je vois encore mon père, la dernière fois qu'il me fut donné de le rencontrer (1904), se signant d'un large signe de croix et disant avec un profond accent de sincérité : « Seigneur, je vous remercie de ne pas être un *intelligent* (3) ». C'était cependant un homme très cultivé!

Revenons aux mémoires de Wolkoff. C'est là un documentaire précieux, parce que perpétuant le souvenir d'un gentilhomme russe, fort cultivé, très européen, d'une nature hautement artistique et dont l'existence fut à maints égards singulièrement riche, à telle enseigne qu'on pourrait presque dire qu'à certains moments des tranches entières de notre époque agitée s'y reflètent, dans une certaine mesure. Sous une forme notablement abrégée, ces mémoires mériteraient certainement d'être publiés en français (c'est du français qu'ils ont été traduits par M^{me} Huth Jackson) : je ne saurais que plaindre celui ou celle qui n'y retrouverait rien de ce qui l'intéresse, l'émeut, parle à son cœur ou à son imagination...

Comte PEROVSKY.

(1) Il hérita de la très belle propriété d'un cousin de son défunt père, M. Léonide Mouromtsoff, « maréchal de noblesse » de la province de Riazan.

(2) Autres exemples : *flirt* dériverait de *fleurlette*, ce qui n'empêche pas ce dernier mot d'être tombé en désuétude — ou à peu près —, alors que *flirt* a triomphé en France comme ailleurs. *Redingote* vient, dit-on, de *riding coat*; les Anglais n'en emploient pas moins « redingote » parfois.

(3) *Intelligent*, *intelligentsia* éveillent, il est vrai, en russe, une idée d'extrémisme politique et social doublé d'un idéalisme sans frein et sans contact avec les réalités, qui fait défaut à « intellectuel ».

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

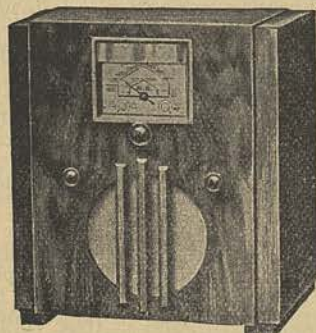
Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;



LA PREMIÈRE

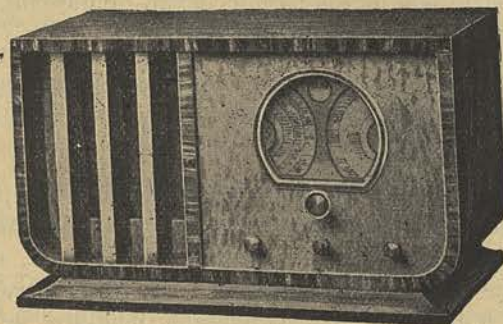
DES MARQUES BELGES



A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ
A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R.) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92 cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins. (
TOOTAL (Dépt. R.) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Galerie **BOUCKOMS**

47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

Qualité garantie

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

TISSAGE DE COTON

La **Coriandre**

Société Anonyme

Bureaux et Magasins :

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

M O U C H O I R S

Ets **L. CLÉMENT**



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

La **Chemiserie**

Anciens Etablissements **ELIE FLACHE**, s. a.

20, Quai des Moines, GAND — Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**

Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

Tissage de Soieries

DE VOS FRÈRES **S. A.**

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison **Ed. TOUSSAINT**

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49 Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

CLASSAGE DE CHIFFONS

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

G. SOIBLIN

S. A.

Nouvelle Chaussée

Waereghem

Téléphone : 52

Belgique

Acheteurs de chiffons neufs et vieux

Charles DELVOYE

1, rue de l'Avenir

COURTRAI (Belgique)

TOILES & TISSUS

POUR FAUTEUILS PLIANTS

Spécialité d'Essuie-mains

Matières premières pour papeteries et effilochages

Joseph Vangeluwe

Rue de l'Orme, 19-21, Waereghem

Téléphone :
Waereghem 310

Télégrammes :
Wool

IMPORTATION

EXPORTATION

Toujours acheteur
de chiffons de toutes catégories

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

**POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers**

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE lez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas,
Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents,
Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

PRODUITS KRIMPEN

SOCIÉTÉ ANONYME STUIVENBERG-MALINES

Reg. du Com. : Malines 4912 Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines
Compte Ch. Pos. : n° 340.15 Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :

Firme **COENE-GEETS**, Malines

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.

Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes.
— Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers.
— Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

DEMANDEZ UN **de LAGO**

VOUS BOIREZ UN

PORTO d'origine

Agent général pour la Belgique :

R. TOUSSAINT : 11, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, Bruxelles

Téléphone 12.28.27

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

GRENVIN

GRANDS ENTREPOTS VINICOLES
DE PRODUITS D'ORIGINE

67, rue de la Villette
MARCINELLE



MAISON DE CONFIANCE

VINS FINS D'ORIGINE

Monopoles et exclusivités :

Bourgognes : **PASQUIER-DESVIGNES ET FILS**, de Saint-Lager.

Beaujolais : **CLOS DE LA DIME**, Claudius Foillard, de Romanèche.

Bordeaux : **DOMAINE DE MONTGIRAUD**, Guillaume, de Blanquefort.

Champagne : **JAUBERT ET Cie**, Epernay.

Moscato : **PRINCEP-ARNO MARISTANY ET Cie**.

Malaga : **GROSS HERMANOS**, de Malaga.

Grand choix : Porto — Madère — Malaga — Rancio — Banyuls — Muscat de Frontignan — Muscat de Valence.

Apéritifs de toutes marques.

Vins blancs et rouges supérieurs de table.

Vins pour le **SAINTE SACRIFICE DE LA MESSE**

Provenances : TARRAGONE — SAMOS — BANYULS

Copies des certificats à la disposition du CLERGÉ

50 années d'expérience

MOULINS DE PÉRUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
PÉRUWELZ

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 68 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures
OOO — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

CHOCOLAT MARTOUGIN

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone :
324.70

C. Chèq. Post. :
295.297

Reg. du Commerce
d'Anvers 3032



Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

CHARCUTERIES en GROS

Spécialité de SALAMI & PATE DE JAMBON en boîtes



Moelandstroat, 1, SINT-NIKLAAS-WAAS (tél. 319)
PRIX SPÉCIAUX POUR COUVENTS

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOLEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERI-
ODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
doleur "LA CROIX BLANCHE,,
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidoleur "LA CROIX
BLANCHE,, qui compte aussi pa-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidoleur "LA CROIX BLAN-
CHE,, a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civi-
lisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR
Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;
- S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS
Téléphone 46

Fabrique de Fruits
confits et Conserves

Vruchtenconfijt-
en Conservenfabriek

S. A.

N. V.

JACOBS & BEYERS

IMPORT-EXPORT

KAPELLEN (Anvers-Antwerpen)

Télégr.:

Jacobs-Beyers Kapellen

Tél. :

420,53 Kapellen

Reg. du Commerce 1924 Handelsreg. — C. C. P. 514.01

Apprenez les langues vivantes

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

présédommement Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 3 72543 — Téléphones 68

Berges, voiles, camelote, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUES

17, rue St-Jacques Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m
Spécialement pour revêtement de planchers anciens
POSÉ, RACLÉ ET MIS EN CIRE

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Hertal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en

Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Plus de force
et santé par

Stout Léopold

C'est une bière Léopold

Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES